J 202 I

THÉATRE CHOISI

DE

JEAN DE LA FONTAINE

ET CHAMPMESLÉ

RAGOTIN

LE FLORENTIN

LA COUPE ENCHANTÉE

44

ÉDITION

POUR LE TRI-CENTENAIRE

DE LA NAISSANCE

DE

JEAN DE LA FONTAINE

7 Juillet 1621

7 Juillet 1921

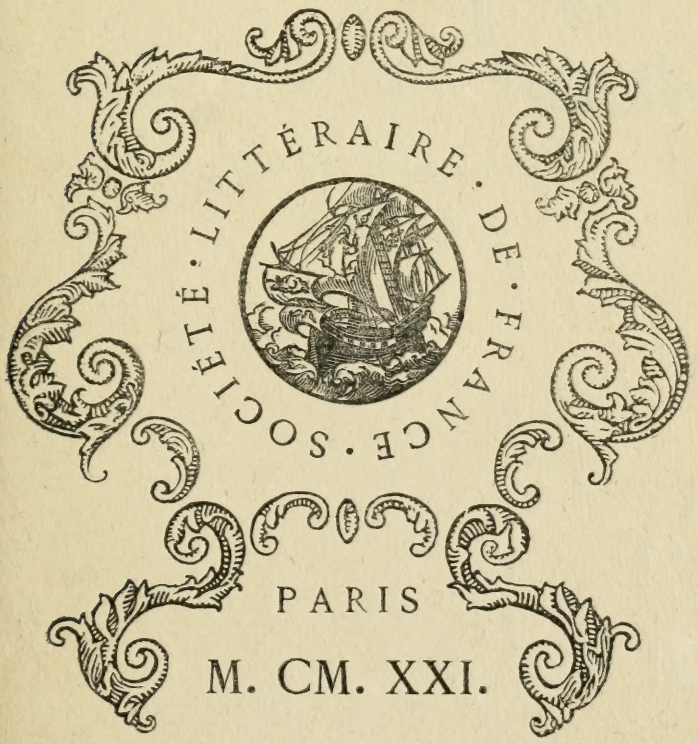
THÉATRE CHOISI

DE

JEAN DE LA FONTAINE

ET CHAMPMESLÉ

RAGOTIN
LE FLORENTIN
LA COUPE ENCHANTÉE



PARIS

M. CM. XXI.

LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1807
A1
1921

RAGOTIN

OU

LE ROMAN COMIQUE

Représenté pour la première fois
le 21 avril 1684

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, ISABELLE, BLAISE BOUVILLON

LA BAGUENAUDIÈRE

Déjà Phébus, voisin de ces moites retraites,
Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes;
Ce dieu porte-lumière, aux yeux vifs, au blond crin,
Ainsi que du tabac respire un air marin,
Et sentant que Thétis apprête sa litière...

MADAME BOUVILLON

En vérité, monsieur de La Baguenaudière,
Depuis que la fureur de rimer au hasard
A pris le peu d'esprit dont le ciel vous fit part,
On ne vous entend plus. Pourquoi cette litière,
Ce Phébus?

LA BAGUENAUDIÈRE

C'est-à-dire en langage vulgaire,
Madame Bouvillon, que l'horloge six fois
S'est déjà fait entendre aux échos de nos bois,
Et des comédiens dont j'attends la venue
La troupe à mes regards n'est point encor parue.
Que veut dire ceci? Vous, Blaise Bouvillon,
Pour les voir arriver montez au pavillon;
Allez au cabinet qui face l'avenue,
Ma fille, et quand l'un d'eux vous frappera la vue,
Vous viendrez me le dire : allez.

MADAME BOUVILLON

Que d'embarras!
Vous moquez-vous d'avoir ici tout ce fracas?
Pourquoi cette dépense? et que voulez-vous faire,
Vous, des comédiens?

LA BAGUENAUDIÈRE

Quoi! toujours en colère!
De ces emportements purgez-vous, purgez-vous!
Madame Bouvillon, prenez un ton plus doux;
Et puisque enfin l'hymen unit notre famille,
Qu il nous joint vous et moi, votre fils et ma fille,
Le plaisir qu'avec vous je prends de m'allier
Fait que je veux un peu rire sur mon palier :
Je brûle pour cela que notre troupe vienne.

MADAME BOUVILLON

Dites que c'est pour voir votre comédienne.

LA BAGUENAUDIÈRE

Qui? L'Étoile? Ah! jalouse.

MADAME BOUVILLON

Avouez-le entre nous,
Cette brillante Étoile est un astre pour vous;
Vous l'aimez, et votre âme adore sa puissance.

LA BAGUENAUDIÈRE

Je ne veux pas vous rendre offense pour offense,
Mais l'effet de cet astre est sur moi moins certain,
Que sur vous l'ascendant de monsieur Le Destin.
C'est un comédien bien fait, courtois, habile.

MADAME BOUVILLON

Eh! quoi donc! sans aimer ne puis-je être civile?
Est-il assez hardi pour présumer de soi...?

LA BAGUENAUDIÈRE

Non.

MADAME BOUVILLON

Ce n'est qu'avec vous qu'il est venu chez moi.

LA BAGUENAUDIÈRE

D'accord, je l'y menai, mais à votre prière;
Et ce soir-là chez vous la chère fut entière;
Rien ne fut épargné. Si par l'extérieur
On peut probablement juger du fond du cœur,
Le vôtre aux clairvoyans fut trop reconnoissable.
Quand de ce qu'on mettoit de meilleur sur la table
Ma main faisoit un choix pour le comédien,
Les vôtres, à l'envi, sans examiner rien,
A l'accabler de tout se montrèrent avides,
Tant qu'en un tournemain tous les plats étant vides,
L'assiette du Destin fut si pleine en effet,
Que chacun s'étonna que le hasard eût fait,
De morceaux entassés avec autant d'emphase,
Un si haut monument sur aussi peu de base
Qu'est le cul d'une assiette.

MADAME BOUVILLON

Eh bien! en ce moment,
Si j'eus à le servir un peu d'attachement,
Qu'en pensez-vous conclure? En un mot comme en mille,
Ce n'étoit qu'un effet de mon humeur civile.

LA BAGUENAUDIÈRE

Eh bien! en ce moment ce qui fait en ces lieux
Cette troupe venir et paroître à vos yeux,
C'est une tragédie ajustée au théâtre
Par moi. Je l'intitule *Antoine et Cléopâtre;*
Je brûle de la voir représenter, ainsi...

SCÈNE II

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, BLAISE BOUVILLON

BLAISE BOUVILLON

Ne vous ennuyez plus; ils viennent, les voici,
Beau-père.

LA BAGUENAUDIÈRE

Avez-vous vu toute la troupe entière?

BLAISE BOUVILLON

Non, mais j'ai vu de loin une épaisse poussière;
Ce sont eux, ce sont eux, car mon œil a su voir
A travers ce brouillard un cheval gris et noir,
Qui tantôt se pavane, et puis qui tantôt trotte;
A chacun de ses flancs est pendue une botte,
Au-dessus de la selle il paroît un chapeau;
Le chapeau ne vient pas tout à fait au niveau
Et laisse entre la selle et lui quelque distance :
Je ne sais ce qui peut causer cette éminence;
C'est pourtant quelque chose, il n'est rien plus certain;
Mais je n'ai jamais pu le voir.

LA BAGUENAUDIÈRE

C'est Ragotin.

MADAME BOUVILLON

Qu'est-ce que Ragotin?

LA BAGUENAUDIÈRE

Ragotin, c'est, madame,
Un petit homme veuf d'une petite femme,
Avocat de naissance et de profession,
Qui, dans une petite et proche élection,
Petitement possède une petite charge,
D'esprit assez étroit, de conscience large,
Menteur comme un valet, têtu, présomptueux,
Et vain comme un pédant, sot et fat comme deux,
Poëte à mériter de souffrir un supplice,
Si sur les méchans vers on mettoit la police;
Et c'est, pour au portrait mettre les derniers traits,
Le plus grand petit fou qui se soit vu jamais,
Et qui depuis Roland ait couru la campagne.
Sans doute avec la troupe il vient, il l'accompagne;
Je cours au-devant d'eux.

BLAISE BOUVILLON

Et moi, j'y vais aussi.

SCÈNE III

MADAME BOUVILLON, ISABELLE

ISABELLE, *entrant sans voir madame Bouvillon.*

Allons tôt... que vois-je? ah!

MADAME BOUVILLON

Que cherchez-vous ici?

ISABELLE

J'y venois pour apprendre à mon père qu'un homme
Arrive dans la cour.

MADAME BOUVILLON

Comme est-ce qu'on le nomme?

ISABELLE

Je ne sais. Je l'ai pris pour ce comédien,
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie,
Et faire un compliment.

MADAME BOUVILLON

C'est Le Destin, j'y cours;
Ne me suivez pas.

SCÈNE IV

ISABELLE

Quoi! des obstacles toujours!
Je ne puis satisfaire au penchant de mon âme.
N'est-ce point que le ciel désapprouve ma flamme?
Que, sans l'aveu d'un père, épousant Le Destin?...
Mais il a si bon air! il m'aime, il est certain.
Il vient.

SCÈNE V

LE DESTIN, ISABELLE

ISABELLE

Où courez-vous? Par un transport extrême,

Madame Bouvillon vous prévient elle-même :
Que va-t-elle penser en ne vous trouvant pas?

LE DESTIN

De nobles campagnards la retiennent là-bas;
Tandis qu'elle s'amuse en complimens frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Vous savez ce qu'au Mans mon cœur vous a promis,
Vous savez ce qu'ici le vôtre m'a permis;
Pour votre enlèvement tout est prêt. et Léandre
Avec trois bons relais en lieu sûr va nous rendre.
A la porte du parc courons sans hésiter...

ISABELLE

Êtes-vous sûr que rien ne nous puisse arrêter?
Le jour est encor grand, quelqu'un peut nous surprendre;
De peur de quelque obstacle, il vaudroit mieux attendre;
La nuit seroit un temps propre à notre désir.

LE DESTIN

Quel temps plus favorable avons-nous à choisir?
Madame Bouvillon est là-bas en affaire,
Le soin de notre troupe occupe votre père;
L'embarras qu'ils auront l'un et l'autre en ces lieux,
Et sur vous et sur moi lui fermera les yeux,
Et nous serons déjà bien loin de leur présence
Avant que quelqu'un d'eux ait appris notre absence.
Est-ce qu'en différant, et par précaution,
Vous voulez donner temps à Blaise Bouvillon
De vous épouser?

ISABELLE

Moi! que venez-vous me dire?
De tous les maux pour moi ce seroit là le pire :
J'aimerois mieux mourir que le voir mon époux.

LE DESTIN

Et qui vous retient donc? parlez; est-ce, entre nous,
Que ma profession vous tiendroit en balance?
Ignorez-vous combien on nous estime en France?
Sans vanité, madame, il est très peu de lieux
Où je ne sois en droit d'oser lever les yeux.
Si vous vous défiez de la foi que j'en donne,
Il faut...

ISABELLE

Je n'ai des yeux que pour votre personne,
Et n'examine rien que vos seuls intérêts.
Madame Bouvillon m'observe ici de près :
Ayant un grand crédit sur l'esprit de mon père,
Par avance elle prend sur moi des droits de mère;
A ses ordres mon père attache mes destins,
Elle vous voit d'un œil qui fait que je la crains.

LE DESTIN

Ne craignez rien.

ISABELLE

Allons... Elle vient. Ah! que faire?

SCÈNE VI

MADAME BOUVILLON, ISABELLE, LE DESTIN

MADAME BOUVILLON

Quoi! seul dans l'embarras laissez-vous votre père?
Il veut vous présenter là-bas à ses amis;
Allez faire avec lui les honneurs du logis.

(Isabelle sort, et tire la porte sur elle.)

SCÈNE VII

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN

MADAME BOUVILLON

Vous, monsieur Le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie
Fermé sur nous la porte : aveugle à ce point-là,
Elle...

LE DESTIN

Je vais l'ouvrir.

MADAME BOUVILLON

Je ne dis pas cela,
Monsieur, mais aujourd'hui la médisance est telle...

LE DESTIN

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plaît.

MADAME BOUVILLON

Je ne dis pas cela;
Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusque-là.
Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble
Tête à tête, qu'ils font tout ce que bon leur semble;
Tout de même à son gré chacun en peut parler.

LE DESTIN

Ah! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler,
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires;
Vous êtes au-dessus des sentimens vulgaires :
Mais pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

MADAME BOUVILLON

Je ne dis pas cela;
Mais ce matin monsieur de La Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connoissance entière,
Me disoit, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyoit que pour vous certain je ne sais quoi...
D'un ton malicieux il me faisoit entendre
Que vous étiez bien fait, qu'on avoit le cœur tendre.

LE DESTIN

Pour ne point confirmer les sentimens qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

MADAME BOUVILLON

Je ne dis pas cela;
Mais comme un chaste hymen me doit rendre sa [femme,
Que sais-je? il craint peut-être...

SCÈNE VIII

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN

RAGOTIN, *criant derrière le théâtre.*

Arrête, arrête, infâme!

MADAME BOUVILLON

Qu'entends-je? à quel malheur le sort nous a livrés!
C'est La Baguenaudière.

RAGOTIN, *frappant à la porte.*

Ouvrez la porte, ouvrez.

MADAME BOUVILLON, *au Destin.*

Ouvrez tôt.

LE DESTIN, *s'embarrassant dans les jupes de madame Bouvillon, tombe.*

J'y cours. Ah! j'ai la jambe rompue.

MADAME BOUVILLON *ouvrant elle-même, Ragotin pousse la porte rudement contre elle.*

Ouvrons nous-même. Ah, ciel! j'ai la tête fendue.

RAGOTIN, *entrant brusquement, rencontre les pieds du Destin, qui le font tomber (Il a une grande épée, une bandoulière où pend un mousqueton, et des bottes retroussées jusqu'aux cuisses.)*

Eh? vite, où me cacher. Ah! j'ai le nez cassé.

MADAME BOUVILLON

Ah! la tête.

LE DESTIN

Je suis brisé.

RAGOTIN, *se relevant.*

Je suis blessé.

MADAME BOUVILLON

Quel est ce godenot fagoté de la sorte?

LE DESTIN

C'est monsieur Ragotin.

MADAME BOUVILLON

Que la fièvre l'emporte!

Quel coup!

LE DESTIN

Quelle chute!

SCÈNE IX

MADAME BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN, LA RANCUNE, UN CHARRETIER

LE CHARRETIER, *à La Rancune.*

Oh! vous m'arrêtez en vain;
Laissez que je l'assomme.

RAGOTIN

Ah! monsieur Le Destin,
Séparez-nous.

LE DESTIN

Arrête.

LE CHARRETIER

Oh! je n'ai crainte aucune.

LA RANCUNE, *prenant le charretier par le bras.*

Si...

RAGOTIN

Ne le lâchez pas, monsieur de La Rancune.

SCÈNE X

MADAME BOUVILLON, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, LA RANCUNE, L'OLIVE, RAGOTIN

L'OLIVE

Quel tintamarre!

RAGOTIN

A moi, monsieur L'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, *jetant le chapeau du charretier.*

Quel bruit! les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER

Mon pauvre âne qui vient d'expirer devant vous,
Morgoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE

Pourquoi?

RAGOTIN

Mal à propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étois parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissans devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,

Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous;
Vous nous avez reçus bras dessus bras dessous.
Pour jouir en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable!
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étois dextrement aidé d'un escabeau;
Mais, en pleine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han m'est montée au visage.
Toutefois prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle,
Je me guindois en l'air quand la selle a tourné;
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné;
Enfin, cahin caha, j'avois monté ma bête.
La chose jusque-là n'avoit rien que d'honnête;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,
Ayant entortillé mes jambes de son long,
S'est trouvé sur la selle, et juste entre mes fesses.
Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
Mes pieds trop courts cherchant mes étriers trop longs,
Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
Dans un endroit douillet où jamais la molette
N'avoit piqué cheval. Il part, marche à courbette,
Plus fort que ne vouloit un quasi-Phaéton
Dont le corps ne portoit que sur un mousqueton.
Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes de crainte :
L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
A levé le derrière, et moi je suis glissé
Aussitôt sur le col où je me suis blessé;
Car le cheval mutin, après cette ruade,
A relevé la tête, et fait une saccade
Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé,
Du maudit mousqueton toujours embarrassé.
N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,

Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
M'étant saisi du crin, et me tenant serré,
Mon cheval galopoit quand mon arme a tiré :
Je me suis cru le coup au travers de la panse;
Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
Car il en a du coup si rudement bronché,
Que le maudit pommeau qui me tenoit bouché
Juste un certain endroit comme un bouchon de liège,
A mon corps chancelant n'a plus servi de siège.
Suspendu donc en l'air, un pied libre et traînant,
L'autre pour mon malheur à l'étrier tenant,
Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;
Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
Corps, harnois, baudrier, épée, et mousqueton,
Bandoulière, enfin bref tout l'attirail de guerre,
Donner, non sans douleur, de compagnie à terre;
Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
Bien plus adroitement que je n'étois monté.
A peine relevé de cette culebute,
J'avois l'esprit encore étourdi de ma chute,
Quand cet homme à plein poing est venu me charger :
M'étant senti des pieds encor pour déloger,
J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
Toujours la fourche aux reins.

LE CHARRETIER

Eh mordienne! ai-je tort?
Du coup qu'il a tiré, monsieur, mon âne est mort;
Il me le doit payer.

RAGOTIN

L'ai-je fait par malice?

LA BAGUENAUDIÈRE

Va songer au bagage, on te fera justice.
Allons tous au-devant des dames.

BLAISE BOUVILLON

Les voici.

SCÈNE XI

MESDEMOISELLES LA CAVERNE, L'ÉTOILE,
MADAME BOUVILLON, RAGOTIN,
LA BAGUENAUDIÈRE

MADEMOISELLE LA CAVERNE

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!
J'avois de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN

Je vous suis obligé, madame La Caverne.

MADEMOISELLE L'ÉTOILE

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile ; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grâce au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se trémoussent assez,
Hem, hem, l'individu fait encor son office,
Et... tout se porte bien, fort à votre service.

MADAME BOUVILLON

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre;
Madame La Caverne, approchez, voici l'autre,
Tels jadis les géans, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînoient ensevelis...

SCÈNE XII

MADAME BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN;
TROIS PORTEURS, *chargés de coffres.*

PREMIER PORTEUR

Hors, hors !

RAGOTIN

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare,
Laissons-le là, passons de l'autre.

SECOND PORTEUR

Gare, gare!

RAGOTIN

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR

Otez-vous.

SECOND PORTEUR

Hors d'ici.

MADAME BOUVILLON

Quittez-moi.

RAGOTIN

Je sais bien
L'honneur qui...

TROISIÈME PORTEUR

Boutons bas.

RAGOTIN

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR

Je n'en puis plus.

SECOND PORTEUR

Ni moi.

TROISIÈME PORTEUR

Sous ce faix je succombe.
(Tous trois se déchargeant.)
Hors de là.

MADAME BOUVILLON

Ah!

LA CAVERNE

Ah!

RAGOTIN

Ah! c'est sur moi que tout tombe.
La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;
Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE

BLAISE BOUVILLON

Mon cher La Rancune, oui, je vous trouve admirable;
Touchez là, vous venez de souper comme un diable;
J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger,
Qu'avec vous d'amitié je me veux engager :
Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
Apprenez un secret... c'est... n'allez pas le dire !

LA RANCUNE

Oh !

BLAISE BOUVILLON

Tenez ce flambeau. Vous voyez ce paquet;
Qu'est-ce ?

LA RANCUNE

C'est un pétard.

BLAISE BOUVILLON

Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE

Oh !

BLAISE BOUVILLON

Venez m'éclairer; motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE

Oh !

BLAISE BOUVILLON *(Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.)*

Le voilà cloué, Dieu merci ! bouche close.

LA RANCUNE

Oh!

BLAISE BOUVILLON

Vous ne savez pas pourquoi je le mets là!

LA RANCUNE

Non.

BLAISE BOUVILLON

Apprenez-le; au moins ne dites pas cela!

LA RANCUNE

Oh!

BLAISE BOUVILLON

Vous venez de voir ma maîtresse Isabelle.

LA RANCUNE

Oui.

BLAISE BOUVILLON

Dites-moi, comment la trouvez-vous! hem?

LA RANCUNE

Belle.

BLAISE BOUVILLON

Demain un lacs d'hymen me donnera sa foi.

LA RANCUNE

Peste!

BLAISE BOUVILLON

A prendre sans vert nous jouons elle et moi :
D'avoir perdu deux fois j'ai déjà l'infortune;
Mais avec ce pétard je veux qu'elle en perde une.

LA RANCUNE

Comment?

BLAISE BOUVILLON

Sur le minuit j'y viens mettre le feu.
Isabelle, à ce bruit, oubliant notre jeu,
Sortira sans son vert, j'en suis sûr ; sa surprise
Fera que pour ce coup elle se verra prise.
Le tour n'est-il pas drôle et bien trouvé ?

LA RANCUNE

Fort bien.

BLAISE BOUVILLON

Adieu, je sors sans faire aucun semblant de rien.
Chut.

LA RANCUNE

Oh !

SCÈNE II

LA RANCUNE

Qu'un campagnard est fat ! Son Isabelle
Plaît au jeune Destin, je le crois aimé d'elle.
J'admire en vérité les femmes d'aujourd'hui ;
J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.
Du temps que je jouois les premiers personnages,
Il n'auroit pas été propre à jouer les pages ;
Parce qu'il est bien fait, jeune, et brillant d'appas,
De toute l'assemblée il a les brouhahas.
Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.
On vient ; c'est Isabelle et lui ; cachons-nous vite.

SCÈNE III

LE DESTIN ; ISABELLE, *un flambeau à la main.*

LE DESTIN

Sortez de votre chambre, et venez en ces lieux,

De peur d'une surprise ici nous serons mieux;
Au moindre bruit rendant la lumière inutile,
Voilà votre retraite, et voici mon asile.
Apprenez le sujet qui m'amène, en deux mots.
Ce soir, après minuit, lorsque par ses pavots
Le sommeil en ces lieux répandra le silence,
Je reviendrai vous prendre, et faisant diligence,
Nous gagnerons la porte où mon valet m'attend.
Et... qu'avez-vous encor? ce dessein vous surprend?

ISABELLE

Je ne le cèle point, sur ce fatal voyage
Madame Bouvillon me donne de l'ombrage;
Elle vous aime.

LE DESTIN

Eh bien! craignez-vous son amour?

ISABELLE

Une femme à son âge, et la nuit et le jour
Curieuse, et sans cesse attachée à sa suite,
D'un amant qu'elle adore observe la conduite.
Pour trouver un temps propre à nous favoriser,
N'avez-vous point quelqu'un qui puisse l'amuser?

LE DESTIN

Qui?

ISABELLE

La Rancune est homme à vous rendre service.

LE DESTIN

Vous le connoissez mal, il a plus de malice
Qu'un vieux singe; envieux, contredisant, menteur,
Et qui s'éborgneroit du meilleur de son cœur
Pour faire perdre un œil à son voisin; faux frère,
Médisant...

LA RANCUNE, *de l'endroit où il est caché.*

Hem! hem!

ISABELLE *éteint la lumière et fuit, et Le Destin se jette dans la caisse.*

Vite, éteignons la lumière.

LA RANCUNE

Le drôle n'ébauchoit pas trop mal mon portrait;
Un pinceau satirique en peignoit chaque trait;
Il étoit en humeur de se donner carrière,
Et m'alloit achever de la belle manière,
Si je n'avois toussé sortant de mon étui;
Je ne me croyois pas si bien connu de lui;
Mais sa furtive ardeur, par moi mise en lumière,
Pourra... Que veut monsieur de La Baguenaudière?

SCÈNE IV

LA BAGUENAUDIÈRE, LA RANCUNE

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah! bonsoir, La Rancune.

LA RANCUNE

Ah! monsieur, serviteur.

LA BAGUENAUDIÈRE

Vous êtes, sur mon âme, un admirable acteur.

LA RANCUNE

Monsieur...

LA BAGUENAUDIÈRE

Que dites-vous de mon habit de chasse?

LA RANCUNE

Qu'il est beau pour jouer un baron de La Crasse.

LA BAGUENAUDIÈRE

Je vous en fais présent.

LA RANCUNE

Monsieur, en vérité,
Ce surprenant excès de générosité
Mérite...

LA BAGUENAUDIÈRE

Par ma foi, vos femmes sont fort belles.

LA RANCUNE

Ah! monsieur, vous avez trop de bontés pour elles.

LA BAGUENAUDIÈRE

Heureux qui peut sauver son cœur de leurs appas!
Ils blessent jusqu'à l'âme.

LA RANCUNE

Oui; mais on n'en meurt pas.

LA BAGUENAUDIÈRE

Pour moi voudrois-tu bien en apprivoiser une?
Si tu réussissois je ferois ta fortune.

LA RANCUNE

Mettre un homme d'honneur à des emplois si bas,
C'est choquer sa pudeur; mais que ne fait-on pas
Pour des gens comme vous? je déchire le voile
De la mienne : quelle est cette beauté?

LA BAGUENAUDIÈRE

L'Étoile.
Elle a mis dans mon cœur certain trouble intestin.

LA RANCUNE, *bas.*

J'entends. Voici de quoi me venger du Destin.

LA BAGUENAUDIÈRE

La farouche vertu dont le ciel l'a pourvue,
Me fait appréhender une fâcheuse issue :
Quand je lui peins le feu dont mon cœur se nourrit,
Ou l'ingrate me quitte, ou la friponne rit.
Ne sauroit-on toucher ce miracle des belles ?

LA RANCUNE

Vous n'êtes pas de mine à faire des cruelles :
Pour voir selon vos vœux réussir vos desseins,
Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains.

LA BAGUENAUDIÈRE

Est-ce que...

LA RANCUNE

Parlons bas. Ce soir, dans cette place,
Par mes soins vous pourrez vous trouver face à face.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ce soir je...

LA RANCUNE

Parlez bas, dis-je. Oui, ce soir, sans bruit
Dans ce lieu trouvez-vous environ à minuit :
Elle y viendra sans faute.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ami, que je t'embrasse !

LA RANCUNE

De peur de quelque obstacle, il faut que je vous chasse ;
Sortez.

LA BAGUENAUDIÈRE

Jusqu'à tantôt.

LA RANCUNE

Je vous réponds de tout.

LA BAGUENAUDIÈRE

Cet habit est pour toi; fais-m'en venir à bout.

LA RANCUNE

Sortez.

SCÈNE V

LA RANCUNE

De me venger j'ai trouvé la manière.
A minuit, ce monsieur de La Baguenaudière,
Croyant trouver L'Étoile, en ces lieux se rendra;
Mais, au lieu de trouver sa belle, il surprendra
Le Destin séduisant sa fille. A ce spectacle...
Mais qu'entends-je ?

SCÈNE VI

LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

A sortir je n'entends plus d'obstacle.

ISABELLE, *sortant de la chambre.*

Voyons si Le Destin est encore en ces lieux.

LA RANCUNE

Voici nos deux amans, cachons-nous à leurs yeux.

LE DESTIN, *à Isabelle.*

Est-ce vous ?

ISABELLE

Oui.

LE DESTIN

Mon cœur...

(Ragotin chante derrière le théâtre, et vient avec de la lumière.)

ISABELLE, *s'enfuyant.*

Quelqu'un vient, je vous laisse.

LE DESTIN, *se remettant dans la caisse.*

O ciel! encor.

LA RANCUNE

Le drôle est caché dans la caisse.

SCÈNE VII

RAGOTIN, LA RANCUNE

RAGOTIN

Bonnassère ayant su que nous couchions nous deux,
J'ai fait provision d'un Saint-Laurent fumeux,
Pour agréablement achever la journée.

LA RANCUNE

Ce bachique dessein part d'une âme envinée.

RAGOTIN

Avocat plus couvert qu'un jambon de lauriers,
J'ai toujours dans le vin conçu mes plaidoyers;
Du Cuisinier françois juridique interprète,
On me trouve au barreau bien moins qu'à la buvette.
Dans notre chambre allons humer ce piot-ci.

LA RANCUNE

Nous sommes pour cela tout aussi bien ici ;
Employons cette caisse à nous servir de table.
(A part.)
Le Destin va tout vif enrager comme un diable.

RAGOTIN, *buvant.*

Au plus illustre acteur que l'on voie en ces lieux !

LA RANCUNE, *buvant.*

Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux !

RAGOTIN

Pour un homme meublé d'une âme non commune,
J'ai toujours regardé le savant La Rancune :
A son génie !

LA RANCUNE, *buvant à son tour de même.*

En homme au dernier point lettré,
Ragotin s'est toujours à mes regards montré :
A sa science !...

RAGOTIN

Ami, trêve d'apothéose.

LA RANCUNE

Ah ! monsieur, entre nous, sans louanges, pour cause.

RAGOTIN

Ma pudeur à t'ouïr souffre terriblement.

LA RANCUNE

Et la mienne rougit...

RAGOTIN

Buvons sans compliment.
Pour t'immortaliser dans un renom extrême,
De tes rares vertus je veux faire un poëme.

LA RANCUNE

Quoi! le grand Ragotin, l'ornement d'ici-bas,
Est poëte?

RAGOTIN

Et pourquoi ne le serois-je pas?
Apollon a passé mon esprit sur la meule :
Du poëte Garnier * ma mère étoit filleule,
Et tel que tu me vois j'ai son écritoire.

LA RANCUNE

Oui,
C'est pour être poëte, et poëte accompli.
N'auriez-vous point pour nous fait une tragédie?

RAGOTIN

Oui; mais je veux de plus, outre ma poésie,
Être comédien.

LA RANCUNE

Être comédien?

RAGOTIN

Oui.

LA RANCUNE

Que d'honneur pour nous! que d'éclat! que de bien!
Pour voir cet air chez nous en foule on va se rendre.

RAGOTIN

J'ai du majestueux, du fier, du doux, du tendre,
Du galant.

LA RANCUNE

Eh! morbleu! soyez comédien.

* Poëte manceau, qui florissait sous Henri IV.

Près de vous désormais nous ne serons plus rien.
Ma joie à ce dessein est si peu retenue,
Que j'en vais boire à vous rasade, et tête nue.

RAGOTIN

Je vais jeter en sable* à toi ce petit coup,
Avec rubis sur l'ongle, et la bravoure au bout.

LA RANCUNE

Quoi! vous savez aussi de ces galanteries?

RAGOTIN

Entre nous, ce ne sont que des badineries.

LA RANCUNE

Comment! c'est le bon goût; c'est pour marcher du [pair
Avec les grands acteurs. Grondez-vous point un air?

RAGOTIN

Bon! est-il une voix que la mienne ne morgue?
Je te l'aurois fait voir quand j'accompagnois l'orgue,
Si notre sérénade et nos musiciens
N'avoient été troublés par quinze ou seize chiens
Qui suivoient à l'envi, marchant de compagnie,
Une chienne coquette et de mauvaise vie,
Qui, pour le bien public, désiroit travailler
A croître son espèce et la multiplier.
Comme on voit rarement, quand l'amour les assemble,
Un nombre de rivaux être d'accord ensemble,
Ceux-ci, dans leurs désirs, amans immodérés,
Après s'être grondés, houspillés, déchirés,
Renversèrent sur nous, dans leur brute manie,
Orgue, table, tréteaux, et toute l'harmonie,

* *Jeter en sable.* On dit à présent : *Sabler du champagne.*

Chacun, pour s'en sauver, fuyant de son côté,
Tant que notre concert en fut déconcerté.

LA RANCUNE

Quel dommage! A propos de cette sérénade,
Personne n'est ici que nous deux, camarade;
L'assemblage d'un orgue et d'un musicien
Comme vous, tout cela ne se fait pas pour rien.
Ne mentez point; c'étoit pour quelque demoiselle
De notre compagnie.

RAGOTIN

Oui, tu l'as dit.

LA RANCUNE

Laquelle?

RAGOTIN

Je n'en sais rien.

LA RANCUNE

Ni moi.

RAGOTIN

C'est sans comparaison
La plus belle.

LA RANCUNE

Et qui?

RAGOTIN

C'est... c'est...

LA RANCUNE

Vous avez raison;
C'est une belle fille.

RAGOTIN

Est-il pas vrai?

LA RANCUNE

L'Étoile.

RAGOTIN

L'Étoile, oui, oui, L'Étoile; à ses regards la moelle
Bout dans mes os, ainsi qu'un feu bien apprêté
Fait bouillir un bouillon... tout comme... A sa santé !
Au moins il est cassé : rends-lui ce témoignage
Que ce verre cassé pour elle est mon ouvrage.

LA RANCUNE

Touchez là : je vous veux servir dans votre amour,
Et vous verrez... Buvons ; demain il sera jour.

RAGOTIN

Ainsi soit-il ! Ami, que sens-je ici ? la caisse
De moment en moment sous mon corps hausse et [baisse :
Que veut dire cela ? Je lui résiste en vain ;
Haye, prends garde à moi ; prends garde, Ragotin,
Tu vas tomber : adieu la bouteille et le verre.

LA RANCUNE

Qui vous a donc fait choir ?

RAGOTIN

Un tremblement de terre,
Assurément.

LA RANCUNE

Bon ! bon !

RAGOTIN

C'en est un, par ma foi !
Car je sens que tout tourne.

LA RANCUNE

Appuyez-vous sur moi.

SCÈNE VIII

LE DESTIN, *sortant de la caisse.*

Si je n'avois contre eux trouvé cette machine,
Ici jusques au jour ils eussent pris racine.
Tout est calme ; allons prendre Isabelle ; il est tard.
(Il frappe à la porte d'Isabelle.)

SCÈNE IX

BLAISE BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE

BLAISE BOUVILLON

Allons mettre le feu promptement au pétard.

LE DESTIN

Il est temps de partir ; venez, belle Isabelle.

ISABELLE

N'aurons-nous point encor d'aventure nouvelle ?

LE DESTIN

Non.

ISABELLE, *entendant le pétard.*

Qu'entends-je ?

LE DESTIN

D'où vient ce grand bruit ?

ISABELLE

Il me perd.
Où fuir ? je ne vois rien ; ciel !

BLAISE BOUVILLON, *ouvrant sa lanterne sourde.*

Je vous prends sans vert :
En avez-vous ? montrez, ou j'ai gagné, je jure.

LE DESTIN

Qu'est-ce ?

BLAISE BOUVILLON

A prendre sans vert nous avons fait gageure :
Elle a perdu.

ISABELLE

Mon cœur ne reviendra jamais
De la peur qu'il m'a faite ici. Que je vous hais !

BLAISE BOUVILLON

C'est à cause qu'elle a perdu ; le tour est drôle.
Mais que faisiez-vous là ?

LE DESTIN

Je repassois un rôle.

BLAISE BOUVILLON

Comment? si tard !

LE DESTIN

La nuit, dans le silence, au frais,
L'esprit ayant du jour dissipé les objets,
Conçoit plus librement.

BLAISE BOUVILLON

Achevez votre affaire
Sans obstacle; bonsoir.

LE DESTIN

C'est ce que je vais faire.

BLAISE BOUVILLON

Enfin, vous me devez...

ISABELLE

Je vais en bonne foi
Songer à vous payer de ce que je vous doi.

BLAISE BOUVILLON

Nous le verrons : adieu.

SCÈNE X

LE DESTIN, ISABELLE

LE DESTIN

L'impertinent ! au diable !

ISABELLE

Que j'ai tremblé !

LE DESTIN

De peur d'un contre-temps semblable,
Ne nous amusons point en discours superflus.

SCÈNE XI

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, ISABELLE, RAGOTIN

LA BAGUENAUDIÈRE

Cherchons L'Étoile.

RAGOTIN, *derrière le théâtre.*

A l'aide ! à moi ! je n'en puis plus.

ISABELLE

Qu'entends-je ?

LE DESTIN

Qu'est-ce encor ?

LA BAGUENAUDIÈRE

Laquais ! de la lumière.
Qui crie ainsi ?
(On apporte de la lumière.)

ISABELLE

Que vois-je ? où suis-je ? c'est mon père !

RAGOTIN, *de même.*

Au secours ! au secours !

LA BAGUENAUDIÈRE

D'où vient donc cette voix ?

ISABELLE

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,
Mon père, et je sortois pour en savoir la cause.

LE DESTIN

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, *encore.*

Je me meurs ! je suis mort !

LA BAGUENAUDIÈRE

Quel esprit dévoyé
Peut crier... mais que vois-je !

RAGOTIN, *en chemise.*

Ah ! ah ! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE

D'où naissent vos clameurs ? quelle est votre infor-
De quoi vous plaignez-vous ? de qui ? [tune ?

RAGOTIN

De La Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE

Quoi?

RAGOTIN

Nous étions couchés dans un bouge ici près;
Le lit, qu'apparemment on avoit fait exprès,
Étoit, comme le bouge, étroit et sans ruelle.
M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,
La Rancune au milieu s'est couché le premier;
Je me suis doucement mis au bord le dernier.
J'entonnois, en ronflant, déjà mon premier somme,
Alors que, d'une voix douloureuse, mon homme
M'a tiré par le bras, et s'est plaint, en criant,
D'une difficulté d'uriner, me priant
De lui donner le pot de chambre. A sa prière
Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière
Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,
Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.
Moi, qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche :
« Je vous plains », ai-je dit alors, ouvrant la bouche
Aussi grande qu'un four, à force de bâiller;
Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.
Dans ce somme profond la matineuse aurore
M'auroit trouvé gisant, si le perfide encore
Ne m'avoit réveillé, me tirant par le bras,
Pour me redemander, avec de grands hélas,
Une seconde fois ce maudit pot du diable.
Une seconde fois, ma pitié charitable
L'a mis entre ses mains : pestant, mordant ses doigts,
N'ayant rien fait non plus que la première fois,
Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,
De ne me plus donner une semblable peine,
Qu'elle n'étoit pas juste, et qu'il la prendroit bien :
Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,
J'ai dit qu'à ses désirs il pouvoit satisfaire.

Ayant remis le pot à sa place ordinaire,
J'aurois gagé, sentant le sommeil me saisir,
Qu'autant qu'une marmotte on m'alloit voir dormir.
Le maudit La Rancune, homme sans conscience,
N'avoit pas jusqu'au bout lassé ma patience :
Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté
Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté
Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.
M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :
« Morbleu! me suis-je alors écrié, je suis mort.
— Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort;
Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,
Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même.
— Malepeste, ai-je dit, m'étouffer, m'accabler,
M'enfondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubier ? »
Mais lui, sans m'écouter, sans craindre ma colère,
Rendoit à la nature un tribut ordinaire.
Je l'en félicitois de mon mieux. quand le sot
Voulant le mettre à terre, a répandu le pot
Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,
La barbe, et tout le corps, d'un océan d'urine.
Portant bien loin du lit mes pas précipités,
Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez.

LA BAGUENAUDIÈRE

Eh bien! pour vous sécher, allez dans la cuisine.
Vous, ma fille, rentrez ; je vois à votre mine
Que vous voulez dormir : de votre appartement
Je vais prendre la clef.

LE DESTIN

Moi, je vais promptement
Coucher. O ciel!

LA BAGUENAUDIÈRE

En vain j'ai cru trouver ma belle;
Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN

Eh bien! es-tu content, Sort? suis-je assez berné?
Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né!
Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse;
Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE DESTIN, L'ÉTOILE

LE DESTIN

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement;
Isabelle est d'accord de cet enlèvement.
Pour notre hymen prochain ma parole est donnée;
Son cœur à mes sermens soumet sa destinée;
Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux
A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,
Si le Sort, dont ma flamme attendoit des miracles,
N'avoit depuis fait naître obstacles sur obstacles.
Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :
Tout est bien concerté, je le puis assurer.
Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourroient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« *L'incident qui nous sépara hier que nous étions seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'oblige de vous prier que nous nous voyions encore aujourd'hui pour prendre d'autres mesures, et mieux assurer les commencemens d'un bonheur qui doit durer toute notre vie. Trouvez un prétexte pour ne point être à la répétition de la comédie de M. de La Baguenaudière : quoique je doive y représenter le principal personnage, on ne laissera pas sans moi de repasser. L'Olive, mon père, a appris mon rôle, et m'excusera sur une raison très plausible. Je ne lui ai pourtant*

pas dit notre aventure ni notre but. Fiez-vous à ma discrétion, et ayez la bonté de m'attendre dans votre chambre.

« Le Destin. »

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,
Et...

SCÈNE II

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE

LA RANCUNE

N'avez-vous point vu le petit Ragotin?
En vain à le chercher mon âme est empressée.
En même lit couchés tous deux la nuit passée,
Étant incommodé, sans doute il s'est levé;
Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :
Seulement ses habits ont frappé ma visière.
Je le cherche, je cours depuis une heure entière;
Et, pour moi, dont l'âme est ronde comme un cerceau,
Le petit homme étant avocat et Manceau,
Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,
Puisqu'il n'est point céans, il faut qu'il soit au diable.
Ne l'avez-vous point vu?

L'ÉTOILE

Moi, non.

LA RANCUNE

Pour m'égayer
Je viens de lui dresser un plat de mon métier :
J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,
Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,
Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE

J'y cours.

(Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.)

SCÈNE III

LA RANCUNE, *ramassant la lettre.*

Quel billet sans dessus se présente à ma vue?
La main qui l'a tracé ne m'est pas inconnue.
C'est de l'ami Destin que cette lettre vient :
Il l'a laissé tomber : qu'est-ce qu'elle contient?
(Il lit bas.)
Ces mots expliquent trop qu'elle est pour Isabelle :
Vengeons-nous du Destin, l'occasion est belle;
Et, pour jeter entre eux de la division,
Voici tout à propos madame Bouvillon.

SCÈNE IV

MADAME BOUVILLON, LA RANCUNE

MADAME BOUVILLON

Va-t-on jouer monsieur de La Baguenaudière?
Verrons-nous repasser la pièce tout entière?

LA RANCUNE

Madame, pour cela chacun fait ses apprêts,
Et tout ira des mieux, au premier rôle près.

MADAME BOUVILLON

Est-ce que Le Destin a quelque maladie?

LA RANCUNE

Non : c'est qu'un grand acteur bien fait, d'un beau
Que de mille talens l'astre a voulu douer, [génie,
A souvent en secret plus d'un rôle à jouer.

MADAME BOUVILLON

Le Destin voudroit-il priver de sa présence
Une pièce admirable, une noble assistance?

LA RANCUNE

Quand on se met en tête un commerce amoureux...
Mais pourquoi s'en fier au rapport de mes yeux?
Quoi qu'ils me fassent voir, ils se trompent peut-être :
Le Destin...

MADAME BOUVILLON

Du Destin, quoi? qu'ont-ils vu paroître?

LA RANCUNE

Ce billet que sa main, me semble, a su tracer,
Et qu'ici sous mes pas je viens de ramasser.

MADAME BOUVILLON

Montrez-moi.

LA RANCUNE

Quoiqu'il soit plié sans salissure,
Quoiqu'il semble frais fait, à voir son écriture,
Quoiqu'il paraisse neuf au blanc de ce feuillet,
Il se peut que ce soit, madame, un vieux billet.

MADAME BOUVILLON

Voyons. Ciel! que vois-je? oui, c'est à moi qu'il
[s'adresse;
Mais n'en témoignons rien, cachons notre allégresse.
A qui donc Le Destin peut-il écrire ainsi?

LA RANCUNE

Ce n'est pas, que je pense, à personne d'ici :
Car, d'aller soupçonner la charmante Isabelle,
Il a trop de respect pour son père et pour elle.

MADAME BOUVILLON

Plus je lis ce billet, plus je pense trouver
A qui... Tout aujourd'hui je le veux observer,
Et c'est pour cause ; adieu ; trouvons, puisqu'il m'en prie,
Un moyen pour ne point être à la comédie,
Et puis allons l'attendre à mon appartement.

SCÈNE V

LA RANCUNE

Comme il faut elle a pris la chose assurément,
Et j'ai vu ses soupçons tomber sur Isabelle.
Mais la voici qui vient, et L'Étoile avec elle.
De peur pour ce billet je les vois se troubler :
Pour m'égayer un peu je vais la redoubler.

SCÈNE VI

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE

ISABELLE

Il faut le retrouver, ou bien je suis perdue.

L'ÉTOILE

Il faut qu'il soit ici.

ISABELLE

Rien ne s'offre à ma vue.

LA RANCUNE

Peut-on vous demander ce que vous cherchez ?

ISABELLE

Rien.

LA RANCUNE

Pourtant, en vous voyant, si je m'y connois bien,
Quelque chose vous trouble.

L'ÉTOILE

Eh ! ce n'est pas grand'chose.

LA RANCUNE

Sans être un grand devin, j'en crois savoir la cause.

ISABELLE

Plaît-il ?

LA RANCUNE

Certain billet...

L'ÉTOILE

Hem ! l'auriez-vous trouvé ?

LA RANCUNE

L'auriez-vous perdu ? mais...

SCÈNE VII

ISABELLE, L'ÉTOILE, LA RANCUNE, RAGOTIN

RAGOTIN, *dans la caisse.*

M'auroit-on encavé ?
Je ne vois goutte. Holà, quelqu'un ! de la lumière !

LA RANCUNE

C'est Ragotin.

RAGOTIN

Que sens-je ici? c'est une bière.
Hélas! sans le savoir, serois-je trépassé?

LA RANCUNE

Il se croit enterré lorsqu'il n'est qu'encaissé.

L'ÉTOILE, *à Isabelle.*

Sans doute il l'a trouvé.

ISABELLE

Voudra-t-il nous le rendre?

L'ÉTOILE

Je ne sais : pour l'avoir il faut tout entreprendre.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Je suis mal enterré; messieurs, sortez d'erreur.
C'est par un quiproquo. Fossoyeur! fossoyeur!
Retirez-moi d'ici, rendez-moi la lumière.

LA RANCUNE

Quelqu'un, venez m'aider.

RAGOTIN

Déclouez cette bière.

L'ÉTOILE

Non, restons en ces lieux; il faut faire un effort
Pour le ravoir.

LA RANCUNE

Levons la caisse.

RAGOTIN

Suis-je mort?
Mais je vois des objets dont mon âme est ravie.

Aurions-nous de concert fait faux bond à la vie?
Hem! pour voir, patinons.

L'ÉTOILE, *lui donnant un coup de busc sur les doigts.*

Halte.

RAGOTIN *va à Isabelle, qui lui donne un soufflet.*

Elle frappe fort.

ISABELLE

Insolent!

RAGOTIN

Je sens bien que je ne suis pas mort!

LA RANCUNE

Non, puisque vous parlez; mais cette couleur fade,
Ce visage plombé, nous marque un air malade :
L'êtes-vous?

RAGOTIN

Attendez; suis-je bien éveillé?
Je ne sais.

LA RANCUNE

La sueur dont vous êtes mouillé
Vient de réplétion, suivant la médecine.
Fi! cela sent mauvais.

RAGOTIN

Oui, cela sent l'urine.
Ah! maudit urineur! il m'en souvient, c'est toi
Dont la main, cette nuit, a répandu sur moi
L'infernale liqueur d'un profond pot de chambre,
Qui n'étoit point rempli de civette ni d'ambre.

LA RANCUNE

Il faut que, cette nuit, rempli de vin sans eau,
Quelque chose vous ait barbouillé le cerveau.

Croyez-moi, rappelez votre réminiscence;
Et, prenant vos habits, couvrez votre indécence :
Vous vous souviendrez mieux étant rassis.

RAGOTIN, *trouvant son pourpoint trop étroit.*

Point, point.
Mais que vois-je? Auroit-on rétréci mon pourpoint?
Ou mon corps seroit-il plus gros qu'à l'ordinaire?
La Rancune, est-il point remployé par derrière?

LA RANCUNE

Non.

RAGOTIN

Il est d'un bon pied par devant trop étroit :
D'où vient?

LA RANCUNE

J'ai peur d'avoir touché la chose au doigt.
Et que vous ne soyez malade.

RAGOTIN

Moi, malade!
Hélas!

LA RANCUNE

Cette grosseur encor le persuade.
Mettez le haut-de-chausse, on verra.

RAGOTIN

C'est bien pis.

LA RANCUNE

Ne vous trompez-vous point? sont-ce là vos habits?

RAGOTIN

Ce sont eux. Quelle enflure? Ah! j'ai l'âme saisie,
La Rancune; et d'où vient cela?

LA RANCUNE

D'hydropisie.

RAGOTIN

En meurt-on ?

LA RANCUNE

Rarement on en réchappe.

RAGOTIN

Hélas !
La Rancune, au besoin, ne m'abandonne pas.

LA RANCUNE

Non, non, jusqu'au tombeau je vous escorte.

RAGOTIN

A l'aide !

LA RANCUNE

Allons, courons, cherchons promptement du remède.

RAGOTIN, *sortant.*

Qu'on me soutienne.

L'ÉTOILE, *arrêtant La Rancune.*

Avant que de vous en aller,
De grâce...

LA RANCUNE

Du billet vous me voulez parler :
Vous le croyez perdu, votre âme est à la gêne;
Il ne l'est point, cessez de vous en mettre en peine.
Sous ses pas en ce lieu marchant sans y penser,
Madame Bouvillon vient de le ramasser :
Il est entre ses mains, vous l'y pouvez reprendre.
Je vous en donne avis.

SCÈNE VIII

ISABELLE, L'ÉTOILE

ISABELLE

Ciel! que viens-je d'apprendre?
Madame Bouvillon par là va tout savoir.

L'ÉTOILE

Pour savoir sa pensée, allons, il faut la voir;
Je m'en vais de ce pas la chercher, et j'espère
Tirer adroitement d'elle...

ISABELLE

Voici mon père.

SCÈNE IX

LA BAGUENAUDIÈRE, ISABELLE, L'ÉTOILE

LA BAGUENAUDIÈRE

Comment! en quel état vous rencontré-je ici?
Vous n'êtes pas encore habillée? Est-ce ainsi
Qu'à repasser ma pièce entre vous on s'apprête?

L'ÉTOILE

On n'a qu'à commencer; pour moi, rien ne m'arrête:
La répétition n'a pas besoin d'habits.

LA BAGUENAUDIÈRE

Pardonnez-moi, j'en veux : quatre de mes amis,
Par mon ordre, en ces lieux sont venus pour l'entendre;
A ce qu'ils en diront je suis prêt de me rendre,
Mais je veux qu'elle soit dans tous ses agrémens.

Allez donc vous orner de vos ajustemens;
Ne perdez point de temps; volez, mademoiselle :
Déjà de mes amis je vois briller le zèle.

SCÈNE X

LA BAGUENAUDIÈRE, M. DE PRÉRAZÉ, M. DES LENTILLES, M. DE BOISCOUPÉ, M. DE MOUSSEVERTE

DE PRÉRAZÉ

A vos ordres, monsieur, soumis et disposé...

LA BAGUENAUDIÈRE

Je vous suis obligé, monsieur de Prérazé.

DES LENTILLES

Je viens bénir le sort qui joint vos deux familles.

LA BAGUENAUDIÈRE

Très humble serviteur à monsieur des Lentilles.

DE BOISCOUPÉ

Pour me rendre à vos lois mon zèle a galopé.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah! je suis tout à vous, monsieur de Boiscoupé.

DE MOUSSEVERTE

Lorsque vous commandez, tout le monde est alerte.

LA BAGUENAUDIÈRE

Que ne vous dois-je point, monsieur de Mousseverte!
Messieurs, voyez ma pièce, on va la repasser :
On n'attendoit que vous ici pour commencer.
Plaçons-nous tous, messieurs; de grâce, qu'on com-
[mence.

SCÈNE XI

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'OLIVE

L'OLIVE

Quel contre-temps!

LA BAGUENAUDIÈRE

Comment? qui vous tient en balance?
Repasse-t-on ma pièce, ou bien ne le peut-on?
Qu'est-ce?

L'OLIVE

On ne le peut pas, et l'on le peut, selon.
Mon fils, à qui l'on vient de plier la toilette,
Pique après le voleur une vieille mazette,
Et ne peut être ici de retour d'aujourd'hui.
Si, pour jouer la pièce, on veut que ce soit lui
Qui de défunt Antoine imite la parole,
On ne le peut pas; mais, comme l'on sait son rôle,
Qu'on peut ainsi que lui le jouer, si l'on veut
Que l'on le représente à sa place, on le peut.

LA BAGUENAUDIÈRE

Quel malheur! qu'est-ce encor?

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE DÉCORATEUR

LE DÉCORATEUR

Sauvez-moi du caprice.

LA BAGUENAUDIÈRE

Comment? vous n'avez pas votre habit de nourrice!
Qui vous détourne ainsi?

LE DÉCORATEUR

C'est monsieur Ragotin.
Ce petit avocat, aussi fou que mutin,
Croyant être attaqué de quelque hydropisie,
S'alloit faire saigner, bouffi de frénésie,
Et des bras et des pieds. Moi, bonnement, j'ai dit
Que pour rire on avoit rétréci son habit;
Car monsieur La Rancune avoit fait cet ouvrage.
Le petit glorieux, sensible à cet outrage,
M'ayant pris à partie, et m'en croyant l'auteur,
S'est acharné sur moi dans sa brusque fureur.
Mais le voici.

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, RAGOTIN

RAGOTIN, *un chenet à la main.*

Je veux qu'il meure à coups de barre.
Où donc se cache-t-il? Le voilà : gare, gare!

LA BAGUENAUDIÈRE

Prenez garde.

DE MOUSSEVERTE

Arrêtez.

DE BOISCOUPÉ

Sauvons-nous de ce fol.

DE PRÉRAZÉ

Morbleu! n'allez pas prendre ici Pierre pour Paul.

RAGOTIN, *toujours le chenet levé.*

Qu'on le livre, ou ma main va, sans que rien l'arrête,
Avecque ce chenet, fendre plus d'une tête.

DES LENTILLES

Attendez.

RAGOTIN

C'en est fait.

TOUS ENSEMBLE, *baissant la tête.*

Ah!

SCÈNE XIV

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA RANCUNE

LA RANCUNE, *le saisissant par derrière.*

Vous n'en ferez rien.

RAGOTIN, *se débattant.*

Chien!

LA BAGUENAUDIÈRE

Ne le lâchez pas!

DE PRÉRAZÉ

Monsieur! tenez-le bien.

RAGOTIN

Ah! j'enrage.

LA RANCUNE

Il me mord, le méchant petit homme.

LA BAGUENAUDIÈRE

Il m'égratigne.

LE DÉCORATEUR

Allons, il faut que je l'assomme.

DE BOISCOUPÉ

Laissez.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ce coup de poing, asséné bien et beau,
A jusqu'à son menton enfoncé son chapeau.

RAGOTIN, *le visage dans son chapeau.*

Oh! oh!

DES LENTILLES, *lui voulant ôter de force.*

Quels hurlemens! empêchons qu'il ne crève.

RAGOTIN

Oh! oh!

DE MOUSSEVERTE

C'est pis.

LE DÉCORATEUR

Voici de quoi lui donner trêve :
Avecque ces ciseaux il faut couper.

RAGOTIN

Donnez.

LA BAGUENAUDIÈRE

Par devant? vous allez lui taillader le nez.

RAGOTIN

Oh!

LA RANCUNE

Coupons par ici.

DE PRÉRAZÉ

Dépêchez, il étouffe.

LA RANCUNE

Soyez sage au moins.

RAGOTIN

Oui.

LA RANCUNE, *coupant le chapeau par derrière.*

Voyez la lumière.

RAGOTIN

Ouffe.

LA RANCUNE

Rappelez vos esprits, reprenez tous vos sens :
Courage.

SCÈNE XV

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BLAISE BOUVILLON

BLAISE BOUVILLON

Or, écoutez, messieurs, petits et grands.
L'Étoile, en ce moment, cette charmante fille,
S'est de son propre pied disloqué la cheville.

LA BAGUENAUDIÈRE

Quoi ! L'Étoile est blessée ? ô malheur inouï !

RAGOTIN

L'ai-je bien entendu ? L'Étoile est blessée ?

BLAISE BOUVILLON

Oui.

RAGOTIN

Messieurs, soutenez-moi. Par un récit funeste,
Funeste messager, instruisez-moi du reste :
Après je veux mourir.

BLAISE BOUVILLON

Pour venir babiller
Son rôle dans la pièce, elle alloit s'habiller;
Mais un vilain caillou s'est trouvé devant elle,
Qui par terre a fait choir la pauvre demoiselle.
Ma mère dans sa chambre est à la secourir.
Voilà le récit fait, et vous pouvez mourir.

RAGOTIN

Vous êtes donc blessée, objet que j'idolâtre!

LA BAGUENAUDIÈRE

Et que va devenir ma pièce de théâtre?
S'est-il vu sous le ciel auteur plus malheureux?
Où trouver une actrice? ô sort trop rigoureux!

RAGOTIN

Je serois votre fait, monsieur, si j'étois femme :
Le rôle de L'Etoile est gravé dans mon âme,
Pour l'avoir fait au Mans repasser plusieurs fois.

LA BAGUENAUDIÈRE

Vous savez Cléopâtre?

RAGOTIN

Oui : j'ai sa même voix,
J'ai tout son même ton, comme elle je déclame :
J'ai même geste enfin; mais je ne suis pas femme.

L'OLIVE

Bon : la nécessité prend le dessus des lois;
La comédie étoit sans femmes autrefois;
Même encore un garçon fait la fille au collège :
Nous pouvons au besoin user du privilège.
Il reste encore un page.

LA BAGUENAUDIÈRE

O sort ingrat pour moi!

L'OLIVE

Monsieur de Bouvillon peut prendre cet emploi :
Il est bien facié, sa voix est agréable,
Et pour un page il est d'une taille admirable.

BLAISE BOUVILLON

Ferois-je bien cela tout de bon?

L'OLIVE

Oui, vraiment.

BLAISE BOUVILLON

Est-ce un grand rôle?

L'OLIVE

Il est de deux vers seulement.

BLAISE BOUVILLON

Sont-ils en prose ?

L'OLIVE

Non; je vais vous les apprendre
En un moment.

BLAISE BOUVILLON

Irai-je, ô beau-père?

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah! mon gendre,
Tout ceci me fatigue.

BLAISE BOUVILLON

Allons donc, menez-m'y.

LA BAGUENAUDIÈRE

Que ne vous dois-je point, ô Blaise, mon ami!
Pour nous déterminer, suivons-les tous, de grâce :
Et si l'on peut jouer, nous viendrons prendre place.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LA BAGUENAUDIERE, DE BOISCOUPÉ, DE PRÉRAZÉ, DE MOUSSEVERTE, DES LENTILLES

LA BAGUENAUDIÈRE

Vous qu'on nomme à bon droit les doctes du pays,
Qui, frappés en naissant au coin des beaux esprits,
Savez parfaitement faire un heureux triage
Du beau, du laid, du bon, du mauvais d'un ouvrage,
A l'aspect de celui que l'on va déclamer,
Contre tous ses défauts n'allez pas vous armer;
Tempérez la censure, ayez de l'indulgence
Pour la fragilité d'un auteur qui commence,
D'un novice rampant dans le sacré vallon,
Qui, quoique vieux, est jeune au métier d'Apollon.

DES LENTILLES

Autant qu'Argus eut d'yeux je voudrois des oreilles,
Pour de ce grand ouvrage entendre les merveilles.

DE BOISCOUPÉ

Je voudrois le louer avec autant de voix
Que le grand Briarée eut de bras autrefois.

DE PRÉRAZÉ

De savourer vos vers mon esprit est avide.

DE MOUSSEVERTE

Je les crois d'un savoir où le bon sens préside.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah! messieurs, vous parlez en amis de l'auteur.
Revêtus d'un esprit facile admirateur,
Vous chantez son triomphe, enflez sa renommée,
Avant qu'on ait encor la chandelle allumée.

DES LENTILLES

Au flairer, à l'odeur, on connoît le poisson.

DE BOISCOUPÉ

Le bon terroir produit l'excellente moisson.

DE PRÉRAZÉ

La beauté du ruisseau se juge par sa source.

DE MOUSSEVERTE

La bonté du cheval se connoît à la course.

LA BAGUENAUDIÈRE

Trêve d'encens, messieurs, cessez de me louer :
Un auteur n'est que trop facile à s'engouer.
La pièce que j'expose à vos doctes génies,
Est un beau composé de ces rares saillies,
De ce bon goût nouveau, digne ouvrage du temps,
Où l'esprit prend partout le dessus du bon sens.
Fi! fi de ces auteurs enchaînés par les règles,
Qui, venant sur nos mœurs fondre comme des aigles,
Pensent, en beaux discours nous peignant la vertu,
Nous donner de l'horreur pour le vice abattu!
Il est vrai que jadis, respectant leurs ouvrages,
Le cœur étoit touché de leurs doctes images;
Les vives passions s'y faisoient admirer;
On étoit assez sot pour y venir pleurer.
Mais les temps ont changé. La triste tragédie,
Pour plaire maintenant, en farce travestie,
Des jolis quolibets et des propos bouffons,
Préfère l'agrément à ses graves leçons :
Elle va ramasser dans les ruisseaux des halles
Les bons mots des courtauds, les pointes triviales,
Dont au bout du pont Neuf, au son du tambourin,
Monté sur deux tréteaux, l'illustre Tabarin
Amusoit autrefois et la nymphe et le gonze

De la cour de Miracle et du cheval de bronze.
Voilà le véritable aimant des beaux esprits;
Voilà, messieurs, aussi le chemin que j'ai pris.
Antoine et Cléopâtre à vos yeux vont paroître,
Non pas tels qu'ils étoient, mais comme ils devroient être,
Mais tels qu'il faut qu'ils soient pour captiver les cœurs,
Par la main des fripiers vêtus en bateleurs;
Vous savez bien, messieurs... Mais j'entends qu'on s'avance,
Messieurs, un petit air avant que l'on commence.

(Les violons jouent; et, les violons jouant, les messieurs prennent place.)

SCÈNE II *

CLÉOPATRE, CHARMION

CLÉOPATRE, *représentée par Ragotin.*

Non, non, je veux mourir; ne m'en empêche pas.
Ah! ah!

CHARMION, *représentée par le Décorateur.*

Le vilain ton! prenez-le un peu plus bas.
Ce n'est point là pleurer, c'est miauler, princesse.

CLÉOPATRE

Je veux miauler, moi.

CHARMION

D'où vient cette tristesse?

* Cette scène et les suivantes, jusqu'à la scène XI, sont une parodie de la tragédie de *Cléopâtre*, de La Chapelle, représentée pour la première fois le 12 mai 1681.

Quelle raison vous fait négliger vos appas?
En quel état ici paroissez-vous? hélas!
Une reine d'Égypte en habit d'Espagnole
On va vous prendre ainsi pour Jeanneton la folle.
Allez couvrir ce corps d'un autre accoutrement;
Dans votre garde-robe entrons vite un moment;
Venez vermillonner ce visage de plâtre.

CLÉOPATRE

Nourrice, au nom des dieux, laisse là Cléopâtre;
Elle ne pense plus qu'à mourir.

CHARMION

A mourir?

CLÉOPATRE

De noirs pressentimens viennent m'en avertir.
J'ai songé cette nuit un songe épouvantable :
En tombant, mon miroir s'est cassé sur ma table;
Mon lacet s'est rompu, mon collier défilé;
Antoine, étant venu chez moi, s'en est allé;
Je me suis mise au bain, l'eau paroissoit bourbeuse;
Le ciel brilloit d'éclairs, la mer étoit grondeuse;
De funestes oiseaux frappoient l'air de leurs cris;
J'ai vu des loups-garous, des hiboux, des esprits;
Octave s'est rendu maître d'Alexandrie;
Moi, pour me dérober à sa juste furie,
J'ai couru me cacher dans ces fameux tombeaux,
Où de feu mes aïeux sont les tristes lambeaux...
Tu me suivois partout, lorsque, las de combattre,
Antoine m'a crié : « Je me meurs, Cléopâtre!
« Et vite à moi, je suis vilainement blessé;
« D'un grand coup de canon j'ai l'intestin percé;
« A séparer nos cœurs le sort têtu s'acharne. »
J'ai mis, à ces grands cris, la tête à la lucarne :
Charmion, qu'ai-je vu? J'ai vu ce conquérant,

Ce héros, invalide, affreux, pâle, et mourant,
Ranimer à mes yeux ses forces languissantes,
Sangloter, et vers moi tendre ses mains sanglantes.
Que te dirai-je enfin? tes soins officieux
Ont réduit en cordons nos voiles précieux;
On l'en a garrotté : les chemises trempées,
A le tirer à nous nous étions occupées;
Courbant sous ce fardeau, les ampoules aux mains,
Chacun, en maugréant, accusoit les destins
De voir en l'air pendu ce grand foudre de guerre,
Quand la corde se rompt : crac, pouf, il tombe à terre.
Voilà mon songe.

CHARMION

Ah, ciel! j'en frissonne pour vous;
Mais rengainez vos pleurs, Antoine vient à nous.

SCÈNE III

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION

CLÉOPATRE

Que présage à mes yeux ce teint brun, cet œil louche?
Qui vous fait larmoyer? Antoine, ouvrez la bouche,
Qu'avez-vous?

ANTOINE, *représenté par L'Olive.*

De tintoins mon esprit est rongé :
Par Octave de près je me trouve assiégé.
Ce petit sot me taille ici de la besogne,
Et m'en voilà camus comme un chien de Boulogne.
Mais Eros vient à nous.

CLÉOPATRE

Ciel! qu'il paroît troublé!

SCÈNE IV

ANTOINE, CLÉOPATRE, ÉROS, CHARMION

ÉROS

A ce coup vous voilà comme un baudet sanglé,
Sire. Nous nous étions rangés sur les murailles
Pour ouïr un zéro, qui nous a dit : « Canailles,
Écoutez-moi : Je viens de la part de César,
Qui vous époustera comme il faut, tôt ou tard,
Si vous ne lui livrez cette reine fichue,
Pour qui le grand Antoine a si fort la berlue,
Et qui l'a débauché. Sauvez-vous à ce prix. »

CLÉOPATRE

Il a dit cela?

ÉROS

Bon! il a dit cent fois pis.
De tous les vilains noms qu'attire sur sa tête,
Au milieu de la halle, une bourgeoise en crête,
Les nommant, sans tourner tout droit autour du pot,
Il n'en a pas perdu le moindre petit mot.
Dame, à ce compliment, prenant, grattant sa tête,
Chacun a mis de l'eau dans son vin. « La requête
Est juste, a-t-on crié. Qu'Antoine, au berniquet
Envoyant Cléopâtre *, abaisse son caquet :
Rompre avec une femme est une bagatelle. »

ANTOINE

Moi, quitter ces beaux yeux! que ferois-je sans elle?
M'arracher de son lit! moi, moi, la planter là!

* « Envoyer Cléopâtre au berniquet », c'est-à-dire l'envoyer promener, la quitter.

On me verra plutôt, j'en jure, avant cela,
Cul-de-jatte, estropiat, impotent; c'est tout dire.
Je vous défendrai mieux que je n'ai fait l'empire.

ÉROS

« Assotté comme il est de ses folles amours,
Antoine est assez fat pour la garder toujours, »
A-t-on dit. A ces mots, tous vos romains gendarmes,
Dégringolant les murs, et boutant bas les armes,
Ont au camp de César couru comme des chiens :
Il ne vous reste plus que vos Egyptiens,
Encore ont-ils bien peur.

ANTOINE

Mon nom leur doit suffire;
Ils ne sont point vaincus, puisque Antoine respire;
Tant que dans l'univers il pourra respirer,
Il vivra : de cela courez les assurer ;
Et, pour chasser la peur dont leur âme est saisie,
Qu'on leur donne à chacun pour un sou d'eau-de-vie.
Allez.

SCÈNE V

ANTOINE, CHARMION, CLÉOPATRE

ANTOINE

Il n'est plus temps de rien dissimuler :
Pour la dernière fois nous allons nous parler,
M'amour ; il faut crever, et ma perte est certaine.

CLÉOPATRE

Quoi! Toinon...

ANTOINE

Par vos pleurs n'augmentez point ma peine;

Je n'en veux pourtant pas fermer les réservoirs;
C'est ici que sied bien l'usage des mouchoirs.
Pleurons, pleurons. Ah, Sort! quelle est pour moi ta haine!
Adieu, ma chère enfant; adieu, ma pauvre reine;
Nous ne nous verrons plus. Avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Le Romain est brutal; il viole.

CLÉOPATRE

Qu'importe?

ANTOINE

Vous m'attendrissez trop; il est temps que je sorte.
Adieu.

CLÉOPATRE

Quoi! mon bouchon...

ANTOINE

Ne suivez point mes pas.
Je vais là-bas, avant que de voir mes soldats,
Boire un coup de vin pur pour rassurer mon âme,
Et noyer dans ce jus le trouble... Adieu, madame.

SCÈNE VI

CLÉOPATRE, CHARMION

CLÉOPATRE

Hélas! ah, ciel! Sort! Dieux!

CHARMION

Que de termes divers!
En voilà pour orner du moins quarante vers
Des poëtes du temps; madame, êtes-vous folle?

CLÉOPATRE

Le ciseau des douleurs me coupe la parole.

CHARMION

Le sort, dont votre cœur est si favorisé,
Ne va donner taloche à cet amant usé,
Que pour vous en donner un autre jeune et brave,
Octave, en un mot...

CLÉOPATRE

Moi, je charmerois Octave !

CHARMION

Pourquoi non ? tout vous flatte, et c'est votre destin
D'avoir toujours en poche un empereur romain.

CLÉOPATRE

L'amour fait dans mon cœur d'étranges cabrioles.
Mais ne me fais-tu point de promesses frivoles ?

CHARMION

Non. Pour plaire à César allez vous ajuster,
Poudrez-vous les cheveux, faites-les frisotter.
Votre page paroît ; je prends soin de l'ouvrage.
Soyez triste, et sortez tôt.

SCÈNE VII

CLÉOPATRE, CHARMION, LE PAGE

CLÉOPATRE

Soutenez-moi, page.

LE PAGE, *ou Bouvillon.*

Madame, entrez chez vous, je crains que vous tombiez ;
Vous ne me semblez pas trop ferme sur vos jambes.

LA BAGUENAUDIÈRE, *se levant.*

Pieds, ignorant.

BLAISE BOUVILLON

Eh bien ! pieds ou jambes, qu'importe ?
L'un vaut l'autre.

LA BAGUENAUDIÈRE

A-t-on vu rimer de cette sorte,
Bourreau ?

BLAISE BOUVILLON

Je m'en bats l'œil. Suis-je comédien ?
Qu'un autre fasse mieux.

LA BAGUENAUDIÈRE

Poursuivez ; ce n'est rien.

CHARMION, *riant.*

Je n'en puis plus.

BLAISE BOUVILLON

On rit de moi-même à ma face.
Messieurs les baladins, avant que le jour passe,
J'étrillerai quelqu'un, et sur un autre ton.

LA BAGUENAUDIÈRE

Coquin, veux-tu rentrer ? Si je prends un bâton...
Poursuivez.

SCÈNE VIII

CHARMION, ÉROS

CHARMION

Éros vient, qui cherche Cléopâtre.
Que fait Antoine ?

ÉROS

Antoine est battu comme plâtre.

CHARMION

Et Cléopâtre est morte, adieu.

ÉROS

Bonsoir, quel cas...

SCÈNE IX

ANTOINE, ÉROS

ANTOINE

Vous m'ôtez mon épée ; ah ! coquins ! scélérats !
Éros, que fait la reine ? où faut-il que ma gloire...

ÉROS

La reine Cléopâtre a passé l'onde noire.

ANTOINE

Elle est morte ?

ÉROS

A peu près.

ANTOINE

Est-il vrai, ce malheur ?
Ciel !

ÉROS

Elle-même a dit qu'elle l'étoit, seigneur.
Je la vis l'autre jour aiguiser une dague :
Elle a pu dans son sein, en faisant zague, zague...

ANTOINE

Mourons donc, cher Éros. Près d'Antoine assidu,

Il te souvient du jour où l'on t'auroit pendu
Pour avoir déserté. Je te donnai la vie,
Pour me faire mourir quand j'en aurois l'envie.
Frappe donc. Tu pâlis! quelle peur te retient?
Ne te souvient-il plus...

ÉROS

Oui-da, il m'en souvient.
Non qu'à votre beau corps je veuille faire brèche;
Mais, tenez, faites-vous un licol de ma mèche,
Dans un endroit bien haut je vous attacherai,
Puis après par les pieds je vous brandouillerai,
Et vous deviendrez mort.

ANTOINE

Non; il faut ton épée.
Frappe, Éros, ne rends pas mon attente trompée.

ÉROS

Vous donner le trépas, c'est vous faire mourir;
Je vous dois seulement l'exemple de courir :
Imitez-moi.

ANTOINE

Demeure, achève ton ouvrage.

ÉROS

Eh bien! détournez donc cet auguste visage :
Me voilà prêt, seigneur, selon votre désir,
A vous assassiner pour vous faire plaisir :
N'ayez point peur, je vais vous percer la bedaine.

ANTOINE

Arrête, il ne faut pas ensanglanter la scène;
La règle le défend. Il m'en souvient, hélas!

ÉROS

Qu'importe si la règle...

SCÈNE X

ANTOINE, ÉROS, RAGOTIN *en costume de Cléopâtre*, LA BAGUENAUDIÈRE

RAGOTIN

Ha, ha, ha, ha, ha, ha!
La pauvre Cléopâtre est bien défigurée;
Vous voyez comme on l'a en ces lieux accoutrée.

LA BAGUENAUDIÈRE

Et qui donc?

RAGOTIN

Un bélier altéré de mon sang,
Au scandale des lois, au mépris de mon rang,
Insensé, du respect ayant franchi les bornes,
Entre les deux yeux juste il m'a planté ses cornes.
J'en demande vengeance.

SCÈNE XI

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, RAGOTIN, ISABELLE

ISABELLE

Ah, mon père! au jardin,
Monsieur Bouvillon vient d'attaquer Le Destin :
Ils sont aux mains.

LA BAGUENAUDIÈRE

Allons empêcher ce carnage.

RAGOTIN

Oh, juste ciel! j'ai fait un bel apprentissage.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

RAGOTIN, LA RANCUNE

RAGOTIN

Le Destin s'est, dit-on, battu comme un lion,
Et, ma foi! c'étoit fait de Blaise Bouvillon,
Si d'une prompte fuite il n'avoit pris la voie.

LA RANCUNE

S'il eût été tué, que j'aurois eu de joie!

RAGOTIN

Est-ce que Bouvillon te choque ou t'a rendu...

LA RANCUNE

Non; c'est que Le Destin auroit été pendu.
Depuis que d'un soufflet il m'a donné la touche,
Pour quelque démenti prononcé par ma bouche,
Quoique à nous embrasser on ait vu ma ferveur,
Ce soufflet m'est toujours demeuré sur le cœur,
Et sans cesse en secret sensible à cette offense...

RAGOTIN

Ah! pour un temps, ami, suspens cette vengeance,
Jusqu'à ce que tes soins, propices à mon cœur,
A m'être favorable accoutument sa sœur.
Je l'aime, et si tu n'as pitié de ma souffrance,
Dans deux jours il n'est plus de Ragotin en France.

LA RANCUNE

Pour vous servir je veux oublier mon courroux;
Et pour vous témoigner combien je suis à vous,
Je vais vous en donner la marque la plus tendre
Que d'un cœur généreux un ami puisse attendre.

RAGOTIN

De trop d'honnêteté c'est me favoriser.

LA RANCUNE

Je n'en userois pas comme j'en vais user,
Si je ne vous aimois autant que je vous aime,
Et ne vous regardois comme un autre moi-même.

RAGOTIN

Je te suis obligé.

LA RANCUNE

Ce que vous allez voir
Vous montrera sur moi quel est votre pouvoir.

RAGOTIN

Parle, achève, mon cher, de me combler de joie.

LA RANCUNE

N'auriez-vous point sur vous dix écus de monnoie?
Prêtez-les-moi. Parbleu! je suis garçon de cœur;
Je ne les prendrois pas d'un autre.

RAGOTIN

Trop d'honneur!

LA RANCUNE

Si je n'avois pour vous une ardeur singulière,
Je ne vous ferois pas une telle prière.

RAGOTIN, *tirant d'un bourson.*

Je le crois. Tiens, voilà déjà demi-louis.

LA RANCUNE

Les amis, au besoin, sont toujours les amis :
Je n'emprunterois pas d'aucun autre une obole.

RAGOTIN, *tirant d'une bourse de sa poche.*

Oh! ce demi-louis avec cette pistole;
Et puis ces trente sous, cela fait six écus.

LA RANCUNE

Est-elle de poids ?

RAGOTIN

Oui.

LA RANCUNE

Dans deux jours tout au plus,
Employant tous mes soins près de votre maîtresse,
Vous entendrez parler pour vous de mon adresse.

RAGOTIN, *tirant de l'autre poche.*

Voilà trois écus blancs, qui font neuf justement.

LA RANCUNE

Ma foi! vous m'avez plu tantôt infiniment
Dans le rôle...

SCÈNE II

RAGOTIN, LA RANCUNE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur de La Baguenaudière
De le venir trouver vous fait une prière.

RAGOTIN

J'y cours. Ah! que n'ai-je eu plus tôt cet ordre-ci!

SCÈNE III

LA RANCUNE, *à Ragotin qui s'en va.*

Au moins vous me devez un écu, songez-y.
Je vois venir L'Étoile, et son frère avec elle :
De bien près, ce me semble, il obsède Isabelle.
Seroit-il assez fou pour oser l'enlever ?
Tout aujourd'hui de près je la veux observer.

SCÈNE IV

L'ÉTOILE, LE DESTIN

L'ÉTOILE

Oui, je n'ai feint tantôt que je m'étois blessée,
Qu'afin qu'en se rangeant dans ma chambre, empres-
Madame Bouvillon m'expliquât en effet [sée,
Tout ce qu'elle pensoit de vous et du billet.
Heureusement, vous dis-je, elle l'a pris pour elle;
Elle vous cherche.

LE DESTIN

Allons, entrons chez Isabelle.
Tantôt, sans Bouvillon, j'eusse été loin de vous.
Ses coups, que j'imputois à son dépit jaloux
De voir entre mes mains l'objet qui sait lui plaire,
M'ont fait...

L'ÉTOILE

Songez à vous, je vois venir sa mère.

SCÈNE V

MADAME BOUVILLON, L'ÉTOILE, LE DESTIN

MADAME BOUVILLON

Pour savoir le détail de ce qui s'est passé,
Je vous cherche. Eh, mon Dieu ! n'êtes-vous point blessé ?
Contre ce fils ingrat juste est votre colère;
Mais ne la faites point passer jusqu'à sa mère.

LE DESTIN

Je pouvois aisément lui donner le trépas;
Mais mon respect pour vous a retenu mon bras.

MADAME BOUVILLON

Hélas ! dans ce moment je m'amusois à lire
Certain billet galant que vous veniez d'écrire.
Vous rougissez ! Non, non, bien loin d'être perdu,
Au gré de vos souhaits le hasard l'a rendu;
Il est entre des mains qui vous sont favorables.
Vous devez quelque grâce à mes soins charitables;
Venez, pour dissiper le trouble où je vous voi,
Parler de ce billet au jardin avec moi.

LE DESTIN

J'ai de vous obéir une ardeur singulière;
Mais je crains...

MADAME BOUVILLON

Quoi ?

LE DESTIN

Monsieur de La Baguenaudière.
Vous savez quels travers il s'est mis dans l'esprit;
J'en suis la seule cause, et vous me l'avez dit.

MADAME BOUVILLON

Ne craignez rien, Monsieur de La Baguenaudière,
Sur qui mon bien me donne une puissance entière,
Dans un moment ou deux, va, par mon ordre, au
Inviter un parent de se rendre céans. [Mans,
J'ai su trouver exprès ce devoir de famille;
Il va dans un moment partir avec sa fille.

LE DESTIN

Avec Isabelle?

MADAME BOUVILLON

Oui. Sans crainte désormais...

LE DESTIN

Mais, madame, céans vous avez des valets...

L'ÉTOILE

Eh bien! pour vous parer tous deux d'une surprise,
En allant au jardin que chacun se déguise.

MADAME BOUVILLON

Elle a raison.

L'ÉTOILE

Prenez quelques voiles épais,
Qui vous puissent cacher aux yeux de vos valets;
Moi, j'aurai soin aussi de déguiser mon frère.

MADAME BOUVILLON

Aux yeux des surveillans peut-on mieux se soustraire?
J'y cours.

SCÈNE VI

LE DESTIN, L'ÉTOILE

LE DESTIN

Ah, ciel! à quoi m'engagez-vous, ma sœur?

L'ÉTOILE

Pour servir votre amour je flatte son erreur :
De ce déguisement j'ai trouvé le mystère,
Afin de l'obliger à nous laisser, mon frère.

SCÈNE VII

ISABELLE, LE DESTIN, L'ÉTOILE

ISABELLE

Je vous cherchois : mon père, en mon appartement,
D'aller au Mans sans lui m'a fait commandement.
D'où vient qu'à ce voyage ainsi seule il m'expose ?
Est-ce pour m'éprouver ?...

L'ÉTOILE

Non ; en voici la cause :
Il m'est venu prier d'une collation,
Qu'il vouloit me donner au petit pavillon.

LE DESTIN

Quel bonheur ! ce voyage enfin nous favorise,
Il va me donner lieu d'achever l'entreprise,
Puisque vous allez seule.

ISABELLE

Ah ! ne vous trompez pas :
Une vieille parente accompagne mes pas ;
Et monsieur Ragotin pareillement. Mon père
L'a prié de cela : je ne puis m'en défaire ;
Il m'attend au carrosse, et va venir ici
Si je tarde un moment encore, et... le voici.

LE DESTIN

A l'arrêter ici mettez tout en usage,
Ma sœur; n'épargnez rien...

L'ÉTOILE

A cela je m'engage :
Sortez, allez attendre Isabelle ici près,
Courez; et vous, songez à le suivre de près.

ISABELLE

Juste ciel! la frayeur s'empare de mon âme.

SCÈNE VIII

ISABELLE, L'ÉTOILE, RAGOTIN

RAGOTIN

Le carrosse attelé de trois chevaux, madame,
Et la tante, après vous attendent pour partir.
Elle m'envoie exprès pour vous en avertir.

L'ÉTOILE *(Elle fait signe à Isabelle de s'en aller, et arrête Ragotin.)*

Vous allez donc au Mans ?

RAGOTIN

Oui, beauté printanière.
De la part de monsieur de La Baguenaudière,
Je....

L'ÉTOILE

Monsieur Ragotin part, et ne me vient pas
Demander, lui qu'on voit charmé de mes appas,
Si je n'ai point besoin au Mans de quelque emplette.
Quel galant !

RAGOTIN

En cela si ma bouche est muette,
C'est que chaque pays pour tout ne sont pas bons.
Du Mans il ne vient rien d'exquis que des chapons;
Ce n'est pas votre fait.

L'ÉTOILE

J'ai besoin de dentelles;
J'en vis chez un marchand l'autre jour de fort belles;
Faites-les acheter.

RAGOTIN

Isabelle est là-bas,
Elle m'attend, j'y cours : sans tout cet embarras,
Votre commission occuperoit mon âme.
Une autre fois au Mans exprès pour vous, madame,
Je me rendrai.

L'ÉTOILE

Comment! j'en ai besoin ce soir;
Je m'en vais vous donner de l'argent pour l'avoir.
Tirez-moi ma cassette, elle est dans cette caisse.

RAGOTIN

Volontiers, mais en vain je la cherche et me baisse;
La cassette à mes yeux ne s'offre point ici.

L'ÉTOILE, *le voyant à demi-corps dans la caisse.*

Cherchez bien. Du dessus du coffre que voici,
Faisons un trébuchet au pauvre petit homme;
Qu'il s'en retire après.

RAGOTIN

Ce couvercle m'assomme,
Mademoiselle, et tôt, levez-le; il pèse fort.

SCÈNE IX

LA BAGUENAUDIÈRE, RAGOTIN

LA BAGUENAUDIÈRE, *enveloppé d'un manteau.*

Pour me servir, amour, fais de grâce un effort.
Madame Bouvillon me croit loin du village :
De ce vaste manteau couvrons-nous le visage;
Allons prendre L'Etoile.

RAGOTIN, *dans la caisse.*

Aye ! ouf ! je vais mourir.

LA BAGUENAUDIÈRE

Qu'entends-je ?

RAGOTIN

Et vite à moi ! tôt.

LA BAGUENAUDIÈRE

Sans nous découvrir,
Allons débarrasser ce pauvre petit homme.

RAGOTIN, *sortant de la caisse.*

Si... Que vois-je ? L'Étoile est changée en fantôme !
Ne seroit-ce point lui qui vient de me coffrer ?
Que n'ai-je un instrument propre pour balafrer !
Mais vengeons-nous des poings. Ah ! le traître m'ac-
[cable :
Sauvons-nous; ce n'est point un homme, c'est un
[diable.

SCÈNE X

LA BAGUENAUDIÈRE

Avant qu'aller au Mans, ce fat s'est enivré.
Parbleu! Si ce bâton ne m'en eût délivré,
De mon déguisement il eût percé le voile :
Mais pour notre repas allons chercher L'Étoile.

SCÈNE XI

MADAME BOUVILLON, LA BAGUENAUDIÈRE

MADAME BOUVILLON, *avec un voile.*

Le Destin au berceau n'a point frappé mes yeux,
Et son retardement me ramène en ces lieux.

LA BAGUENAUDIÈRE

Que j'aurai de plaisir!... Mais la voici; c'est elle.

MADAME BOUVILLON

Le voilà; j'avois tort de soupçonner son zèle.

LA BAGUENAUDIÈRE

Est-ce vous?

MADAME BOUVILLON

Oui, c'est moi. Mais vous-même, est-ce vous?

LA BAGUENAUDIÈRE

C'est moi-même, ravi d'avoir ce rendez-vous.
Souffrez que mon amour à vos yeux se déploie.

MADAME BOUVILLON

Souffrez que vos regards soient témoins de ma joie.

LA BAGUENAUDIÈRE, *ôtant son manteau.*

Sincère est mon ardeur.

MADAME BOUVILLON, *ôtant son voile.*

Pure est ma passion.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah!

MADAME BOUVILLON

Ah!

LA BAGUENAUDIÈRE

Ah! c'est donc vous, madame Bouvillon?

MADAME BOUVILLON

Ah! c'est donc vous, monsieur de La Baguenaudière?
Vous croyiez voir ici L'Étoile poussinière.
Sachant bien que pour elle on me manquoit de foi,
J'ai feint exprès ainsi pour en juger par moi.

SCÈNE XII

LA BAGUENAUDIÈRE, MADAME BOUVILLON, RAGOTIN

RAGOTIN, *le pied dans un pot de chambre.*

Ne trouverai-je ici qu'outrage sur outrage?
Maudit château! maudit amour! maudit voyage!

LA BAGUENAUDIÈRE

Qui vous oblige donc d'avoir ce piédestal?

RAGOTIN

Ah!

MADAME BOUVILLON

Qui vous fait marcher sur ce pot de métal?
Et pourquoi fuir monsieur de La Baguenaudière?

RAGOTIN

C'est qu'un diable tantôt de la même manière,
Mais mille fois plus grand, a chargé sur mon dos
Cent millions de coups d'un bâton court et gros;
J'ai fui, croyant l'avoir incessamment en queue,
Faisant à chaque pas un demi-quart de lieue,
Tout hérissé de peur, lorsque j'ai rencontré
Un maudit pot de chambre où mon pied est entré.
Aux cris que j'ai poussés, gémissant de foiblesse,
Un chien est survenu qui m'a mordu la fesse;
Mais je n'ai point songé qu'à ce pied empoté *,
Que si vilainement la fortune a botté.
Je mettois vainement ce pied à la torture
Pour chercher les moyens d'ôter cette chaussure,
Quand un homme est venu de la part du Destin,
Et d'Isabelle aussi, pour me remettre en main
Le billet que voilà. Surpris à sa lecture,
Oubliant tous les maux de ma triste aventure,
J'ai fait de vous chercher mes plus fortes raisons
Pour vous en faire part. Tenez, lisez.

LA BAGUENAUDIÈRE

Lisons.

« Monsieur Ragotin, ne vous donnez point la peine de me chercher pour vous charger de ma conduite. Si mon père vous demande compte de la commission qu'il vous a donnée, apprenez-lui que je suis entre les mains de M. Le

* « J'ai songé seulement à ce pied. »

Destin, à qui j'ai donné ma foi, comme au seul homme qui s'est offert pour me délivrer du joug où m'alloit jeter le mariage de Blaise Bouvillon, pour qui j'ai une aversion insurmontable.

« *Je suis, etc.* »

Je crois que ce perfide est de l'intelligence.
Ton zèle a ménagé cette furtive absence;
De ma fille tantôt tu m'avois répondu;
Tu m'as trahi, Judas; mais tu seras pendu.

RAGOTIN

Pendu! moi?

MADAME BOUVILLON

Toi, pendu: diffamer ma famille,
M'enlever une bru, faire un rapt de sa fille;
Pendu, pendu, pendu!

RAGOTIN

Je suis tout éperdu!

LA BAGUENAUDIÈRE

Il faut l'épouvanter; pendu, pendu, pendu.

RAGOTIN

Quelle grêle de maux! Ciel! pour les autres passe;
Mais me voici tombé de fièvre en chaud mal; grâce!

LA BAGUENAUDIÈRE

Abus.

RAGOTIN

Ayez pitié d'un avocat.

MADAME BOUVILLON

Chansons.

LA BAGUENAUDIÈRE

Apprens-moi leur retraite à l'instant, dépêchons,
Oui...

RAGOTIN

Moi, je n'en sais rien.

LA BAGUENAUDIÈRE

Pour changer de langage,
Holà ! quelqu'un ; allez, qu'on le pende.

RAGOTIN

A mon âge !
Avant que de me pendre, ayez de moi pitié,
Tirez-moi, s'il vous plaît, cette épine du pied :
Je cours risque autrement, foi d'homme qui vous prie,
D'en être estropié le reste de ma vie.

LA BAGUENAUDIÈRE

Puisqu'il ne parle pas, pendez-moi ce coquin.

SCÈNE XIII

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA RANCUNE

LA RANCUNE

Hélas ! où traîne-t-on notre ami Ragotin ?
Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ? ne sauroit-on l'apprendre ?
Où va-t-on vous mener, mon cher ?

RAGOTIN

On me va pendre ;
Et je ne sais comment me tirer de là.

LA RANCUNE

Quoi !
J'ai deux mots importans à dire ; écoutez-moi :
Suspendez jusque-là la sentence mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE

Pourquoi ?

LA RANCUNE

Nous nous aimons d'une amour fraternelle,
Et je voudrois bien voir la grâce qu'il aura
Au bois patibulaire alors qu'on le pendra.

LA BAGUENAUDIÈRE

Ce coquin, au mépris de toute ma famille,
A servi Le Destin pour enlever ma fille.

LA RANCUNE

Si ce n'est que cela qui peut l'avoir perdu,
De l'entendre au supplice, et de le voir pendu
Nous n'aurons pas la joie.

LA BAGUENAUDIÈRE

Et d'où vient ?

LA RANCUNE

Apprenez-le.
Sachant que Le Destin poursuivoit Isabelle,
Et que de l'enlever le drôle avoit l'orgueil,
Sur eux autour d'ici j'ai fait la guerre à l'œil,
Suivi de paysans au bout de cette plaine ;
Comme ils alloient gagner la campagne prochaine,
Je les ai fait saisir et ramener ici,
Où vous allez bientôt les voir, et... les voici.

SCÈNE XIV

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE DESTIN, ISABELLE

LA BAGUENAUDIÈRE

Approche, scélérat, approche, ingrate fille,
Indigne rejeton d'une illustre famille;
Suivre un homme inconnu! toi, séduire une enfant!
Un échafaud t'est sûr; une guimpe t'attend.

MADAME BOUVILLON

C'est trop peu qu'un couvent pour sa peine afflictive;
Il faut dans un cachot l'enterrer toute vive.

LE DESTIN

Si notre amour mérite un supplice éternel,
C'est moi qu'il faut punir, je suis seul criminel.

LA BAGUENAUDIÈRE

C'est de toi seul aussi que je prendrai vengeance.

ISABELLE

Ah! mon père, songez que j'ai part à l'offense.

MADAME BOUVILLON

Il faut, sans balancer, qu'ils soient tous deux punis;
Mais, qui vient nous troubler?

SCÈNE XV

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE DÉCORATEUR

LE DÉCORATEUR

Madame, votre fils

Avecque son fusil, d'une audace assassine,
Au malheureux L'Olive a percé la poitrine.

LE DESTIN

A mon père?

MADAME BOUVILLON

D'ennui ceci me va combler.

LE DÉCORATEUR

Il se fait apporter ici pour vous parler,
Ayant à vous parler d'une affaire importante.
Mais le voici.

SCÈNE XVI

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'OLIVE

L'OLIVE

Madame, en un mot comme en trente,
De grâce, écoutez-moi; si proche du trépas,
Ayant à vous parler, ne m'interrompez pas.
A défunt votre époux il prit un jour envie
Dans la maison des champs d'avoir la comédie;
Le mal d'enfant vous prit, et monsieur votre époux
Fut père d'un garçon, ou crut l'être. Chez vous
Accoucha le jour même une comédienne;
Cette femme accouchée aussi c'étoit la mienne :
Elle fit un garçon, et je le crus de moi,
Car la défunte étoit laide; et, de bonne foi,
Quoiqu'elle vît en moi sans cesse un beau modèle,
Le fils qu'elle me fit étoit aussi laid qu'elle.
Je pestois de bon cœur contre cette souillon,
Quand je vis remuer le petit Bouvillon,

Qui parut à mes yeux d'aussi belle structure,
Que mon magot étoit de laide regardure.
Il me prit de troquer une tentation.
Votre avare nourrice, en cette occasion,
A l'or de mes louis sensible plus qu'une autre,
Se chargea de mon fils, et me donna le vôtre :
Moi, dès le même instant, de peur qu'on en vît rien,
J'emportai votre fils, et vous laissai le mien;
Si bien que cet ingrat, dont la fureur impie
Par un coup détestable a fusillé ma vie,
Est mon fils; et le vôtre, élevé de ma main,
A qui j'ai façonné l'esprit, c'est Le Destin.

MADAME BOUVILLON

Le Destin est mon fils! mon cœur en pâme d'aise;
Il faut que tout mon soûl je le baise et rebaise.

LA BAGUENAUDIÈRE

Mais qui sait si cet homme a dit la vérité ?

L'OLIVE

La nourrice, avec qui j'avois tout concerté,
Est encore en ces lieux; elle peut vous le dire.

MADAME BOUVILLON

J'en crois ce que pour lui la nature m'inspire.

LE DESTIN

Mais il faut vous panser : où vous a-t-on blessé?

L'OLIVE

Mon ami, j'ai le cœur d'outre en outre percé.

LA RANCUNE

Je ne vois point de sang en nul endroit.

L'OLIVE

N'importe.

LA RANCUNE

Il n'est point blessé.

LE DESTIN

Non?

LA RANCUNE

Non, le diable m'emporte!

L'OLIVE

Est-il vrai?

LA RANCUNE

Chose sûre.

L'OLIVE

Il faut donc que la peur
M'ait fait tourner la tête en me frappant au cœur.

LA RANCUNE

Juste.

ISABELLE

Cette aventure est rare et surprenante.

MADAME BOUVILLON

Vous n'avez pas sujet d'en être mécontente.

LE DESTIN

Isabelle!

LA BAGUENAUDIÈRE

En discours ne perdons point de temps;
Allons nous éclaircir sur tous ces incidens;
Que chacun fasse voir son ardeur à me suivre.
Allons.

LA RANCUNE, *à Ragotin.*

D'être pendu mon secours vous délivre.

RAGOTIN

Il est vrai, cher ami, sans toi ces happe-chair
M'alloient faire danser un entrechat en l'air;
Mais mon pied, emboîté dans ce pot détestable,
Implore à l'en tirer ta pitié charitable.
O ciel ! à quel malheur m'avez-vous attaché !
Heureux de n'avoir pas pourtant été branché !

FIN DE RAGOTIN

LE FLORENTIN

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois
le 23 juillet 1685

SCÈNE I

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE

Que vois-je ? êtes-vous fou, Timante ? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux ?
Vous êtes son rival. Transporté de colère,
Il fait de vous tuer sa principale affaire ;
Et, loin d'envisager ces périls évidens,
Vous venez dans sa chambre ! Où donc est le bon sens ?

TIMANTE

Oui, je sais tout cela, Marinette ; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagème,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE

Vous ne savez donc pas,
Qu'à peine il est sorti, qu'il revient sur ses pas ?
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer ; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagème toujours poursuit-il ses projets ?
La tient-il enfermée encor ?

MARINETTE

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.

Une chambre où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différens ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle
A la voir tricoter, ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphans pour lui, qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable bien nommé diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins [bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE

Le malheureux ! l'on sait comment il traite Hortense :
Par mes soins la justice en a pris connoissance.
Je puis par un arrêt tromper sa passion ;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussitôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des lois
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
Je feindrai de la mettre à ses yeux en tes mains,
Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras avec emportement.

MARINETTE

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment ;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache :
A l'achever dans peu le serrurier s'attache ;
Déjà...

TIMANTE

Le serrurier s'en est ouvert à moi.
C'est un homme d'honneur : il m'a donné sa foi,
Moyennant quelque argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui j'ai dicté cette lettre.
Pour punir d'un jaloux les désirs déréglés,
Je viens exprès...

MARINETTE

Il entre...

SCÈNE II

HARPAGÈME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE

MARINETTE

Allez au diable, allez;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente?
Merci! diantre! ai-je l'air d'une fille intrigante?

HARPAGÈME

Que vois-je?

TIMANTE

Eh! Marinette, un mot, écoute-moi.

MARINETTE

Ne m'approchez pas.

HARPAGÈME

Bon!

TIMANTE

Cent louis sont pour toi :
Les voilà.

MARINETTE

Je n'ai point une âme intéressée.

TIMANTE

Quoi!...

MARINETTE

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE

Hortense est commise à tes soins;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet sans témoins.

HARPAGÈME, *arrachant la lettre.*

Ah! ah! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire et me faire un outrage!

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi...

HARPAGÈME

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi!

SCÈNE III

HARPAGEME, AGATHE, MARINETTE

MARINETTE

Comme il fuit!

HARPAGÈME

Il fait bien; car cette mienne épée
Dans son infâme sang alloit être trempée;
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu? comment est-il entré?

MARINETTE

J'étois là-bas au frais quand je l'ai vu paroître:
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours;
Que je prisse le soin de servir ses amours;
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles.
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardens.
Je crève quand je pense aux offres insolentes...

HARPAGÈME, *à Agathe.*

Ah! ma mère, voilà la perle des servantes!
(A Marinette.) *(A Agathe.)*
Embrasse-moi, ma fille... Auriez-vous cru cela?
Eh bien! avec ces soins, ma mère, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible?

AGATHE

Mon fils, bouleverser l'ordre des élémens,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÈME

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des élémens,
Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verrous, et des yeux: c'est tout dire.

AGATHE

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs,
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'art, de la nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondemens voisins des sombres lieux,
Elevez son sommet jusqu'aux voûtes des cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre deux, par différens détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siècle n'a de jours,

Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles :
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles ;
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.
Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira ;
Des verrous, par leurs soins, le ressort se rompra ;
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant, qu'au milieu du dédale
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront :
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Vous peuvent sur ce point garantir ma science.
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par là.
Votre père vouloit me contraindre à cela ;
Mais, s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils...

HARPAGÈME

Oh ! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot... Suffit... Je ne dis rien...
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante ;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.
(Il lit.)

« *Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître de la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé les moyens de me faire un passage sous terre, qui me conduira jusqu'à votre chambre. J'espère que la nuit ne se passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en avertis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire qui soit entendu de votre bourru. Le même passage vous servira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous mettre au pouvoir de la personne qui vous aime le plus.*

« TIMANTE. »

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier,
Et je sors pour cela de chez le serrurier.
Ma foi, monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine :
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Notre amoureux transi cette nuit s'y rendra;
Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague;
Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait!
Ensuite on le mettra dans ma cave : « Hic jacet*. »

AGATHE

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÈME

Bon! bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déjà soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage :
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit;
Etant de ses parens, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,

* « Ci-gît. »

Afin de m'obliger, ma mère, il m'a promis
Que selon mes désirs il tournera son âme.

AGATHE

Ce cousin entreprend de changer une femme!
Il est donc assez fou pour présumer de soi...
Et quel est donc ce sot entrepreneur?

HARPAGÈME

C'est moi.

AGATHE

Vous?

HARPAGÈME

Moi... De ce cousin j'avois la fantaisie :
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend qu'on ne doit s'assurer que sur soi,
J'ai cru plus à propos de prendre tout sur moi.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et de pied en cap tout revêtu
Du grave extérieur d'une intègre vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux.
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,
Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÈME

Chansons! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.)

SCÈNE IV

AGATHE, MARINETTE

AGATHE

Le ciel le punira de cet entêtement...
Que de portes! quel bruit de clefs! quel tintamarre!

MARINETTE

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE

Oui; mais qui la confie à la foi des verrous,
Est trompé tôt ou tard.

SCÈNE V

HARPAGÈME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE

HARPAGÈME

Hortense, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre :
Il est ici tout proche, et je cours l'avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VI

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE

AGATHE

Autant qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,

Ma bru. Je vais agir de toute ma puissance
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur :
Vous, à le caresser contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les âmes.
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

HORTENSE, MARINETTE

MARINETTE

Harpagème, ce soir, sera donc votre époux ?

HORTENSE

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir ?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir :
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagème
Qui vous délivrera des rigueurs d'Harpagème.

HORTENSE

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera, tant qu'il verra mon âme
Libre, et dans un état de répondre à sa flamme.
Harpagème le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager,
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître,
Il n'y songera plus ; je l'oublierai peut-être :

J'y ferai mes efforts du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends je vais ouvrir mon âme,
Implorer ses conseils pour éteindre ma flamme;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai du moins de ce pauvre garçon.

MARINETTE

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagème,
Je vous en avertis.

HORTENSE

Que dis-tu? Lui?

MARINETTE

Lui-même.
Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égaremens,
Et, par même moyen, savoir vos sentimens.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce...

HORTENSE

Au contraire.
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoître :
Je m'en ferai haïr par cet aveu peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE

Il entre... Ah! que sa barbe est rébarbarative!

HORTENSE

Il se repentira de cette tentative.

SCÈNE VIII

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE

HARPAGÈME, *en docteur.*

(A part.) *(A Marinette.)*
Feignons, pour l'abuser... En ces lieux envoyé
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé...

MARINETTE, *le contrefaisant.*

Ce n'est pas moi.

HARPAGÈME

Qui donc de vous est ma parente,
Hortense?

MARINETTE

Je ne suis, monsieur, que la suivante...

HARPAGÈME, *à Hortense.*

Est-ce vous?

HORTENSE

Oui, monsieur.

HARPAGÈME

(A Marinette.) (A Hortense.)
Des sièges... Seyez-vous.
(A Marinette.)
Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.
(Marinette sort.)

SCÈNE IX

HARPAGÈME, HORTENSE

HARPAGÈME

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagème,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous en dicta les lois;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée;
Et le pauvre Harpagème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, monsieur, ce n'est pas ma faute; c'est la sienne.

HARPAGÈME

Comment ?

HORTENSE

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche :
Sans amour, il est vrai; toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit des mortels le plus disgracié.

HARPAGÈME

Quoi ! lui-même ? Comment ?

HORTENSE

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,
Harpagème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagème,
Que vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison :
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste;
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÈME, *à part.*

Je déteste...

HORTENSE

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÈME

Non pas, non pas.

HORTENSE

Je vais me contraindre.

HARPAGÈME

Au contraire.
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE

Oh! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagème aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÈME

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpagème, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÈME

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE

Sans doute;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air :
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même :
Je ne le voyois pas d'abord; mais...

HARPAGÈME

Harpagème
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas?

HORTENSE

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme étoit là pour me plaire,

Et m'ordonna surtout, fulminant de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpagème avoit dit vrai.

HARPAGÈME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE

Cet homme enfin, monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait ; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble ;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant...

HARPAGÈME

Passez, passez sur ses perfections;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE

Pardonnez-moi, monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpagème en imperfection.

HARPAGÈME

(A part.) *(A Hortense.)*

Que nature pâtit ! Mais poursuivons... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre ?

HORTENSE

Non ; je ne le vis plus ; mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÈME

Ah! le bourru! Mais...

HORTENSE

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÈME

Comment?

HORTENSE

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagème, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air :
Un noyau vint frapper Harpagème au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr, et jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagème à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpagème après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.
Harpagème revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse

Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fût, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÈME, *à part.*

Ah ! je crève...

(A Hortense.)

De répondre au billet vous n'eûtes point de trêve ?

HORTENSE

D'accord ; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÈME

Vous la trouvâtes ?

HORTENSE

Bon !

Harpagème y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
Harpagème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main ;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte,
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagème.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne ;

Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée :
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÈME

(A Hortense.)
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpagème,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé :
Par cette fausse alarme Harpagème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmans que nos cœurs laissoient
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours, [naître,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours;
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;

Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÈME, *à part.*

Quelle pilule !

HORTENSE

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère :
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser son choix me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentimens, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagème ?

HARPAGÈME

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai; beau, bien fait, d'accord ; mais il n'a rien.
Harpagème est jaloux ; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux ; oui : mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amer-
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume. [tume;
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle ; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi ?

HORTENSE

Non.

HARPAGÈME

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE

Je connois ma foiblesse :
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÈME

Harpagème fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAGÈME

Mais vous devez au moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAGÈME

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÈME

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.

HORTENSE

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÈME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !
Je n'y puis plus tenir. Connoissez votre erreur ;
Et craignez les effets de ma juste fureur.

HORTENSE

Ah! ah! c'est vous, monsieur? quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÈME

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie :
A vous faire enrager je mettrai mon génie...
Marinette!

SCÈNE X

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE

MARINETTE

Monsieur!

HARPAGÈME

Eh bien! le serrurier
Travaille-t-il?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah! ah!...

HARPAGÈME

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par là ce qu'on ne pourra croire.
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? Ils m'ont trompé cent fois.

MARINETTE

Ah! les méchantes gens!

HARPAGÈME

Mais j'en tiens la vengeance.
Timante doit venir pour enlever Hortense :
(A Hortense.)
Le piège ici l'attend... Oui, traîtresse, à vos yeux
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCÈNE XI

HARPAGÈME, HORTENSE, MARINETTE;
LE SERRURIER, *et* SES GARÇONS, *qui apportent une cage de fer à ressort.*

HARPAGÈME, *au serrurier.*

Est-ce fait?

LE SERRURIER

Oui, monsieur; et pour en voir l'usage
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÈME

Non, non; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER

Eh! que m'importe?
Sortez donc par ici : passez par cette porte :
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.
(Harpagème se met dans le piège.)
Eh bien! n'êtes-vous pas pris comme un sot?

HARPAGÈME

Fort bien :
On ne peut l'être mieux. La peste ! quelle étreinte !
Otez-moi promptement; la posture est contrainte.

LE SERRURIER

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÈME

Pourquoi ?

LE SERRURIER

Je n'en suis plus le maître.
(Il sort avec ses garçons.)

HARPAGÈME

Et qui l'est donc ?

SCÈNE XII

HARPAGÈME, HORTENSE, TIMANTE, MARINETTE

TIMANTE

C'est moi.

HARPAGÈME

Comment ! on me trahit !

TIMANTE

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice ;
Et j'en ai fait le tien pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÈME

Hortense ! Ah ! ne le croyez pas ;

Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE

Je l'étois sans ressource en vous donnant la main :
Mais je crois qu'avec lui l'oracle est moins certain.

HARPAGÈME

Ah! Marinette, à moi! délivre-moi, dépêche!

MARINETTE

Je n'oserois, monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE, *à Hortense.*

Vos parens et les miens vont combler notre espoir :

(A Harpagème.)

Allons, Hortense... Adieu, seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÈME

Arrête...

HORTENSE

Adieu, monsieur; votre servante.

HARPAGÈME

Hortense!

Songez!...

MARINETTE

Adieu; prenez un peu de patience.

SCÈNE XIII

HARPAGÈME, *seul, dans le piège.*

Arrête! arrête! arrête! Holà! quelqu'un, holà!
A moi, tôt!

SCÈNE XIV

HARPAGÈME, AGATHE

AGATHE

Eh! bon Dieu! qui vous a huché là,
Mon fils?

HARPAGÈME

Moi-même.

AGATHE

Vous?

HARPAGÈME

Ah! ma mère, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné : j'en enrage!
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE

Eh bien! mon fils, eh bien! je vous l'avois bien dit :
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÈME

Cette moralité sied bien à ma douleur!...
Au meurtre, mes voisins! au secours! au voleur!

SCÈNE XV

HARPAGÈME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS

L'EXEMPT

Quel bruit ai-je entendu?

HARPAGÈME

Monsieur l'exempt, de grâce,
Commandez de ces nœuds que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens et aux serruriers*

Enfans, prenez ce soin.
(On délivre Harpagème.)

AGATHE

C'en est fait.

HARPAGÈME

Grand merci!
Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÈME

Le sénat le prend mal.

L'EXEMPT

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÈME

Je n'irai pas.

L'EXEMPT

Eh bien donc, qu'on l'y traîne.

FIN DU FLORENTIN

LA
COUPE ENCHANTÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois
le 16 juillet 1688

Dresa

SCÈNE I

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE

BERTRAND. — Non, mordienne! vous dis-je, je ne me laisserai pas enjôler davantage.

LUCINDE. — Eh! mon pauvre garçon!

BERTRAND. — Je n'en ferai rian.

PERRETTE. — Auras-tu le cœur si dur, que...?

BERTRAND. — Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE. — Laisse-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND. — Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventregoine! Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, et que diroit-on?

PERRETTE. — Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à ton désavantage?

BERTRAND. — Testigué! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE. — Quand il saura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mère, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre père, et qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND. — Morgué! je vous dis qu'il n'est point pitoyable : je le connois mieux que vous.

PERRETTE. — Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront comme elles m'ont débauchée; je ne les vis pas plus tôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le fermier de son père, qui est le meilleur homme du monde et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND. — Ventredienne! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bian ce que je savons?

LUCINDE. — Fais-moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son père en notre faveur.

BERTRAND. — Eh bian! eh bian! ne v'là-t-il pas? Palsangué! n'an dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *tu autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le père ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde, et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le père, sottement, lui apprend tout cela; que le fils croit tout cela, sottement; et que... que... Que diable! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE. — Eh bian! oui. D'où viant qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes? Est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND. — D'où viant... d'où viant... Eh! esprit bouché, ne vous souviant-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le père avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencombre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils? Et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne! que de babil! est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.* — Mon ami! mon pauvre ami!

BERTRAND, *faisant le pleureur, mais prenant toujours l'argent.* — Mon ami, mon pauvre ami! Jarnigué!

ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pièces d'or?

PERRETTE. — Eh! va, va, prends toujours.

BERTRAND. — Ventregué! que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE, *lui donnant encore de l'argent.* — Mon pauvre garçon!

BERTRAND. — Testigué! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça?

PERRETTE. — Prends, te dis-je.

BERTRAND. — Morgué! c'est être bian Satan.

LUCINDE, *lui en donnant toujours.* — Bertrand!

BERTRAND. — Jarni! cela est cause que je vous ai déjà fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE. — Le grand malheur!

BERTRAND. — Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, *lui en donnant davantage.* — Mon cher Bertrand!

BERTRAND. — Mort de ma vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE. — Eh! prends, prends.

BERTRAND. — Prends, prends. Morgué! prends toi-même.

(Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur la bourse.)

PERRETTE. — Eh bian! donne-le moi, je le prendrai.

BERTRAND. — Tu as bian envie de me voir frotté.

PERRETTE. — Là, là, prends courage; il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Ramène-nous dans ta logette.

BERTRAND. — Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré partout. S'il viant à vous trouver! hein?

LUCINDE. — Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND. — Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son père. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez, je vais voir si personne ne nous en empêche.

(Il sort.)

SCÈNE II

LUCINDE, PERRETTE

LUCINDE. — Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE. — Oui; mais je ne sommes guère loin du châtiau de votre père : j'ai peur que nous ne soyons pas longtemps ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE. — Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre?

PERRETTE. — Ouais! vous vous intéressez bian pour lui! Si j'osois, je croirois queuque chose.

LUCINDE. — Et que croirois-tu?

PERRETTE. — Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE. — Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE. — Oh! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE. — Que veux-tu dire?

PERRETTE. — Mon guieu! je ne suis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je dis à part moi : V'là notre maîtresse Lucinde qui se prend; et si ce grand dadais que n'an lui vouloit

bailler pour époux avoit eu aussi bonne mine que ce petit étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE. — Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'aperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement que par celui de la compassion.

PERRETTE. — Eh! oui, oui, vous autres grosses dames, vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la première fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire... Eh mais! qu'entends-je?

(Thibaut crie derrière le théâtre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la scène.)

SCÈNE III

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE

THIBAUT, *derrière le théâtre.* — Haïe, haïe, haïe!

LUCINDE. — Quelle voix a frappé mon oreille?

THIBAUT, *derrière.* — Ho, ho, ho!

PERRETTE. — Ah! madame, c'est la voix de notre mari Thibaut; nous voilà pardues.

LUCINDE. — Courons promptement nous cacher.

(Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.)

SCÈNE IV

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE

BERTRAND. — Où courez-vous? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE. — Thibaut, le mari de Perrette, vient par ici.

BERTRAND. — Josselin, le gouverneur de notre petit maître, viant par ilà.

THIBAUT, *derrière le théâtre.* — Holà, quelqu'un, holà!

PERRETTE. — Entends-tu? c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCÈNE V

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT

JOSSELIN, *dans le château.* — Bertrand! eh! Bertrand!

BERTRAND. — Oyez-vous? nous sommes flambés, s'il vous voit.

LUCINDE. — Où nous cacher?

BERTRAND. — Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(Lucinde et Perrette sortent.)

SCÈNE VI

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT

JOSSELIN. — Qui est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND. — Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré... Mais le v'là.

THIBAUT. — Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN. — Non.

THIBAUT. — Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN. — Encore moins.

THIBAUT. — Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN. — Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT. — Palsangué! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes ni sourds ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre sarviteur.

JOSSELIN. — Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT. — Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN. — C'est ce qui me semble.

THIBAUT. — Palsangué! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN. — Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT. — Testigué! vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN. — Et que cherchez-vous?

THIBAUT. — Je charche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN. — Ah! vraiment oui, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT. — Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheux nous, palsangué! cela est bian drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais, morgué! comme ces masques ont fagotté tout ça; mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain; avez-vous jamais rien vu de plus plaisant que ça?

JOSSELIN. — Cela est fort plaisant.

THIBAUT. — Oh! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules, et comme elles sont, morgué! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard qui voulit en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées! Tout franc quand je songe à cela, je n'en ris, morgué! que du bout des dents.

JOSSELIN. — Que craignez-vous?

THIBAUT. — Je crains... et que sais-je, moi? je crains... Est-ce que vous ne savez pas ce qu'on craint quand on ne sait où diable est sa femme?

JOSSELIN. — Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT. — Bon! est-ce qu'on sait jamais ça? Pour s'en douter, passe, mais pour en être sûr, nifle. J'aurois, morgué! beau le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais; alle est trop dessalée.

JOSSELIN. — Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT. — Et qu'est-ce encore?

JOSSELIN. — C'est une coupe qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT. — Cela est bouffon! Et où diable a-t-il pêché cela ?

JOSSELIN. — Il l'a achetée d'un Arabe qui, soit par composition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT. — Et pourquoi ce monsieur acheta-t-il ce joyau-là ?

JOSSELIN. — Par curiosité.

THIBAUT. — Est-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN. — Oui.

THIBAUT. — J'entends, j'entends; il vouloit voir si sa femme... n'est-ce pas?

JOSSELIN. — Justement.

THIBAUT. — D'abord qu'il eut la coupe, il y but; je gage?

JOSSELIN. — Vous l'avez dit.

THIBAUT. — Elle répandit?

JOSSELIN. — Non.

THIBAUT. — Non?

JOSSELIN. — Non.

THIBAUT. — Morgué! c'est être bian plus heureux que sage! Il s'en tint là?

JOSSELIN. — Non.

THIBAUT. — Il y rebut?

JOSSELIN. — Oui.

THIBAUT. — Testigué! v'là un sot homme.

JOSSELIN. — Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT. — Et comment donc? contez-moi ça, pour rire.

JOSSELIN. — Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT. — Le benêt!

JOSSELIN. — Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT. — Le jocrisse!

JOSSELIN. — Il lui envoya des présens.

THIBAUT. — L'impertinent!

JOSSELIN. — Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT. — Elle y vint?

JOSSELIN. — Est-ce qu'on résiste aux présens?

THIBAUT. — Et comment cela se passa-t-il?

JOSSELIN. — En excuses du côté de la dame; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT. — Elle les souffrit patiemment?

JOSSELIN. — Oui; mais quelques jours après...

THIBAUT. — Il but encore dans la coupe?

JOSSELIN. — Oui.

THIBAUT. — Et que fit la coupe?

JOSSELIN. — Elle répandit.

THIBAUT. — Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN. — Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT. — Avec la coupe?

JOSSELIN. — Avec la coupe.

THIBAUT. — Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme?

JOSSELIN. — Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confrères, et cela le console.

THIBAUT. — Et comment le voit-il?

JOSSELIN. — Il engage tous les passans que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT. — Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN. — Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT. — En a-t-il bian vu depuis ce temps-là?

JOSSELIN. — Oh! en quantité.

THIBAUT. — S'en est-il trouvé biaucoup qui aient bu dans la coupe sans qu'elle ait répandu?

JOSSELIN. — Cela est si rare que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT. — Par ma figué! voilà tout fin droit ce

qu'il faut pour bouter notre maître et son biau-frère à la raison. L'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre; et l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustont toujours sur le chapitre de leux femmes. Je vas leu dire que la coupe les mettra d'accord. Ils rôdont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille... Mais quel est ce vilain monsieur-là?

JOSSELIN. — C'est le maître de la coupe, et le seigneur de ce château.

SCÈNE VII

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND

ANSELME, *fort échauffé*. — Ah! monsieur Josselin! mon pauvre monsieur Josselin!

JOSSELIN. — Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

ANSELME. — Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là?

JOSSELIN. — C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme : elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille; et, pour les retrouver, il est avec une paire de messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre coupe.

THIBAUT. — Je vais vous amener de la pratique; laissez faire.

SCÈNE VIII

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND

ANSELME. — Ah! vraiment, la coupe! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN. — Qu'avez-vous donc?

ANSELME. — J'ai vu... Ouf!

BERTRAND, *à part.* — Auroit-il vu ces masques de femmes? Écoutons.

(Il se met entre Josselin, qui est à la gauche, et Anselme, qui est à la droite du théâtre.)

ANSELME. — Je viens de voir... *(Donnant un soufflet à Bertrand.)* Que fais-tu là?

BERTRAND. — Rian.

ANSELME. — Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

SCÈNE IX

ANSELME, JOSSELIN

ANSELME. — Je viens de voir mon fils. Le petit pendard m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN. — Ma foi! monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME. — Eh! qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN. — Tout, monsieur; le bon sens premièrement : oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de

l'enfance pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apercevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le mouvement du cœur; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle; cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord; l'amour se met quelquefois de la partie; il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME. — Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler; mon désordre paroîtroit à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vais me remettre.

SCÈNE X

LÉLIE, JOSSELIN

LÉLIE. — D'où vient que mon père me fuit?

JOSSELIN. — Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LÉLIE. — Je ne sais.

JOSSELIN. — Vous ne savez?

LÉLIE. — Non, je ne sais ce que je lui veux; je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN. — C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE. — Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN. — Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE. — Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher monsieur Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN. — Quoi?

LÉLIE. — Vous ne le voudriez pas, vous?

JOSSELIN. — Qu'est-ce encore?

LÉLIE. — Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN. — Selon.

LÉLIE. — Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN. — Plaît-il?

LÉLIE. — Ah! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN. — Avez-vous oublié que votre père vous l'a défendu?

LÉLIE. — Ah! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache; et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSELISN, *à part.* — Le petit fripon!

LÉLIE. — Oh çà! monsieur Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN. — Qu'est-ce à dire ces choses-là?

LÉLIE. — Oui; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici?

JOSSELIN. — Rien.

LÉLIE. — Vous mentez, monsieur Josselin.

JOSSELIN. — Point du tout.

LÉLIE. — On me cache bien des choses, monsieur Josselin; vous lisez dans des livres, et mon père y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN. — On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE. — Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, *bas*. — Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE. — Et si mon père venoit à mourir, monsieur Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrois-je?

JOSSELIN. — Vous deviendriez mon fils, et je serois votre père pour lors.

LÉLIE. — Vous vous moquez de moi, monsieur Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait; et ce seroit à mon tour d'être père de quelqu'un.

JOSSELIN. — Eh bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE. — Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN. — Oh! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE. — Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul; je vous en avertis.

JOSSELIN. — Oui! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre père de vos extravagances, et vous verrez après où je vous mènerai promener. Oh! oh! voyez le petit impudent, avec ses promenades! *(Il sort.)*

LÉLIE, *seul*. — Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCÈNE XI

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE

PERRETTE, *à Lucinde.* — Madame, le v'là tout seul.

LUCINDE. — Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, *sans voir les deux femmes.* — Mon père n'est pourtant pas un bon père de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE. — Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais je gage bian qu'il le devinera.

LÉLIE. — Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. *(Elles lui font la révérence.)* Ils se baissent et puis ils se haussent : qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE. — Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE. — Ils parlent comme moi; que de questions je vais leur faire!

LUCINDE. — Vous paroissez étonné de nous voir?

LÉLIE. — Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE. — Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE. — D'où venez-vous? qui vous a conduits ici? Est-ce mon père ou moi que vous y cherchez?

De grâce, ne parlez point à mon père, et demeurez avec moi.

LUCINDE. — A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir?

LÉLIE. — Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE. — Cela est admirable! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît?

LÉLIE. — Ce que j'en crois?

LUCINDE. — Oui, qui nous sommes?

LÉLIE. — Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu; mais je n'en conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure! je demeurerai toujours ici, et mon père et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE. — Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE. — Eh! n'êtes-vous pas des hommes comme nous.

PERRETTE. — Oh! vraiment, non : il y a bian à dire.

LÉLIE. — Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE. — Oui-da! c'est bian tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE. — Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure.

LUCINDE. — Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout à fait?

LÉLIE. — Non; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE. — Eh bian! tenez, mon pauvre enfant, bian loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE. — Je ne vous entends point.

PERRETTE. — Vous nous entendrez avec le temps. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux? Là, parlez franchement, n'est-ce point moi?

LÉLIE. — Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE. — Tout de bon?

LÉLIE. — Tout de bon.

PERRETTE. — C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE. — Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE. — Vous m'aimez donc?

LÉLIE. — Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE. — Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE. — Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE. — N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE. — Oh! quantité, mais je ne sais comment m'exprimer.

PERRETTE. — Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE. — Tout.

LUCINDE. — Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE. — De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCÈNE XII

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE

LÉLIE, *tout transporté de joie.* — Ah! mon cher monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE. — Ah! ciel!

JOSSELIN. — Que vois-je? tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade.

LÉLIE. — Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN. — Paix!

PERRETTE. — Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN. — Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE. — Monsieur Josselin...

JOSSELIN. — Taisez-vous.

PERRETTE. — Comme il nous regarde!

LUCINDE. — Le vilain homme que voilà!

JOSSELIN. — Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes? Qu'y venez-vous faire?

PERRETTE. — C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE. — Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas.

JOSSELIN. — Comment, petit fripon! vous osez... *(A part.)* Qu'elles sont jolies!

LUCINDE. — Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, *à part, montrant Lucinde.* — Le beau visage qu'a celle-ci!

PERRETTE. — Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, *à part, montrant Perrette.* — Le drôle de petit air qu'a celle-là!

LÉLIE. — N'est-il pas vrai, monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSELIN. — Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. *(A part.)* Les deux jolis petits bouchons que voilà!

PERRETTE. — Il est enragé. Comme il roule les yeux!

LÉLIE. — Monsieur Josselin, menons-les à mon père.

JOSSELIN. — Comment! petit effronté, à votre père! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derrière vous.

(Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.)

LÉLIE. — Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN. — Tournez-moi les talons, vous dis-je... Et vous, détalez au plus vite.

LÉLIE. — Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN. — Et je le veux, moi. Allez vite... *(Bas, à Lucinde et à Perrette.)* Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE. — Comme il se radoucit! Ferons-je bian d'y aller?

JOSSELIN, *à Lélie.* — Si vous ne vous dépêchez... *(Aux deux femmes.)* Entrez dans le petit cabinet, à main gauche... Allez vite, allez.

LÉLIE. — Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN. — Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, *fort échauffé, à Josselin.* — Pour la dernière fois, monsieur Josselin... *(Aux deux femmes.)* Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon père; j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, et M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins; je reviendrai dans un moment.

SCÈNE XIII

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN

JOSSELIN. — Ah! malheureuses petites femelles! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne?

LUCINDE. — Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN. — Que vous êtes heureuses d'être belles! Sans cela... Écoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là : ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE. — Oh! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN. — Son père veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais...

LUCINDE. — Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN. — Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous; à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE. — Allez, mon bon monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN. — Venez, suivez-moi.

SCÈNE XIV

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND

BERTRAND, *les surprenant*. — Oh! palsangué! je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSELIN. — Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND. — Testiguienne! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute; vous le serez avec moi; je ne m'en soucie guère!

JOSSELIN. — Veux-tu te taire?

BERTRAND. — Morgué! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN. — Qu'entends-tu par là?

BERTRAND. — J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN. — Que veut dire cet animal-là?

BERTRAND. — Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sangué! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN. — Eh bien! oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND. — Eh bian! je ne lui dirai donc rien; mais, morgué! point de tricherie.

PERRETTE. — J'entends quelqu'un.

BERTRAND. — Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN. — Chut! ou je te rendrai complice.

BERTRAND. — Motus! ou je découvrirai le pot aux roses. *(Lucinde et Perrette sortent.)*

SCÈNE XV

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND

LÉLIE, *toujours fort transporté.* — Oui, mon père, il est impossible que vous me refusiez quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait, monsieur Josselin?

JOSSELIN. — Que veut-il dire?

ANSELME. — Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE. — Que sont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND. — A qui en veut-il donc?

LÉLIE. — Répondez-moi, monsieur Josselin, ou, malgré la présence de mon père...

JOSSELIN. — Doucement, petit drôle!... Sur quelle herbe a-t-il marché?

LÉLIE, *à Bertrand.* — Éclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin!

BERTRAND. — Haïe! haïe! vous m'étranglez... Est-il devenu fou?

LÉLIE. — Ah, mon père! commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir.

ANSELME. — Quoi! qu'y a-t-il? que veux-tu qu'on te rende? Te voilà bien échauffé!

LÉLIE. — Cherchons partout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND. — Eh! attendez, attendez. Ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez?

LÉLIE. — Non, traître! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND. — Eh bien! morgué! quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux. M'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là.

(Il l'emmène justement où elles ne sont pas.)

LÉLIE. — Courons-y, mon pauvre Bertrand! ne me quitte pas... Monsieur Josselin, malheur à vous si je ne les retrouve!

SCÈNE XVI

ANSELME, JOSSELIN

JOSSELIN. — Des menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME. — Qu'on l'arrête.

JOSSELIN. — Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME. — Mais je crois qu'en effet il est devenu fou : quel galimatias m'a-t-il fait?

JOSSELIN. — C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME. — Des idées de femmes! Vous vous moquez, monsieur Josselin! Peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN. — Belles merveilles! Eh! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME. — Oui.

JOSSELIN. — Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vues, et que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME. — D'accord! mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN. — Non vraiment; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME. — Eh bien!

JOSSELIN. — Eh bien! il rêve tout éveillé; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME. — Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres?

JOSSELIN. — C'est que ces animaux-là se fourrent partout, malgré qu'on en ait.

ANSELME. — Cela seroit bien horrible que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN. — Elles le seront à coup sûr; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME. — Il n'importe; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN. — Il ne les haïra point.

ANSELME. — Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire... Mais qu'est-ce ci ?

JOSSELIN. — Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amène ces deux personnes, pour faire l'essai de votre coupe.

SCÈNE XVII

ANSELME, JOSSELIN, *sur le devant*; M. GRIFFON, M. TOBIE; THIBAUT, *dans le fond*; LUCINDE, PERRETTE, *à la fenêtre de la cabute.*

PERRETTE, *à Lucinde.* — Le petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE. — Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

MONSIEUR GRIFFON, *à M. Tobie.* — Oui, cadédis ! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens; bous êtes un von sot, veau-frère.

THIBAUT, *à M. Griffon.* — Ah ! ah ! monsieur, au mari de madame votre sœur !

PERRETTE, *à Lucinde.* — Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, *à M. Tobie.* — Sot ! Eh ! qu'est-ce ? Queu terminaison est ça ?

LUCINDE, *à Perrette.* — Mon père et mon oncle sont ici.

MONSIEUR TOBIE, *à M. Griffon.* — Nous sommes gens de bien de notre race ! et je serois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, *à M. Tobie.* — Eh ! eh ! monsieur, le frère de madame votre femme ! vous n'y songez pas.

MONSIEUR GRIFFON, *à M. Tobie.* — Tu fais vien dé m'apparténir.

MONSIEUR TOBIE, *à M. Griffon.* — C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, *à Anselme et à Josselin.* — Messieurs, messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-frères qui se vont couper la gorge.

ANSELME, *à Griffon et à Tobie.* — Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'avez-vous, messieurs ? qui vous oblige à en venir aux invectives ?

MONSIEUR GRIFFON. — Ah ! messieurs, serbiteur : je bous fais juges dé céci. Boici lé fait. Jé fais l'honneur à cé monsieur dé donner mon fils, qui est novle commé moi, mordi ! en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simplé roturière ; et parcé qué la beille des noces la sotte s'éclipsé de la case paternelle, il a l'insolencé dé dire qué c'est ma fauté, et qu'elle a eu peur d'entrer dans mon alliance, à causé qué jé suis sébère dans ma famille, et qué jé né beux pas souffrir qu'aucun godélureau approche mon domainé dé la vanlieue.

MONSIEUR TOBIE. — Qu'est-ce ? je donne ma fille, qui aura dix mille livres de rente, au fils de ce monsieur, qui est gueux comme un rat ; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset ; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN. — Voilà un différend qu'il est assez facile d'accommoder. Ces messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire : mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus

fait aimer de sa femme par ses manières, votre coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vais vous l'apporter.

(Il sort un instant, et revient.)

ANSELME. — Allez, monsieur Josselin, cela finira la dispute.

MONSIEUR GRIFFON. — Cet homme nous a fait récit dé cette coupe, et jé sérai rabi dé connoître par elle, léquel est lé fat dé nous deux : jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

MONSIEUR TOBIE. — Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaud! je sais bien qui ce ne sera pas.

ANSELME, *voyant revenir Josselin.* — Voici la coupe.

(Josselin verse du vin dans la coupe.)

MONSIEUR TOBIE. — Donnez, donnez. Je serois fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. *(Comme il approche la coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage; ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.)*

JOSSELIN. — Ah! ah!

MONSIEUR TOBIE, *fort surpris.* — Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN. — Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

MONSIEUR GRIFFON. — Eh! donc, qui dé nous deux est lé fat? hein? Cadédis, mon veau-frère, bous mé férez raison dé la conduite dé ma sœur.

MONSIEUR TOBIE. — Voilà une méchante créature! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN. — Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

MONSIEUR TOBIE. — C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

MONSIEUR GRIFFON. — Oui, oui, cadédis! l'absyn-

thé n'est pas plus amère qué lé lait qué je leur fais sucer... Bersez, bersez, veau Ganymède... Bous allez boir, veau-frère... A la santé dé la compagnie. *(Il veut boire, et la coupe lui fait sauter le vin au nez.)*

JOSSELIN. — Haïe! haïe! haïe!

MONSIEUR GRIFFON. — Ouais! C'est qué jé né la tiens pas droite. *(Il essaye encore, et elle répand.)*

JOSSELIN. — Prenez donc garde.

ANSELME. — Voyez, voyez. *(Tout se répand.)*

MONSIEUR GRIFFON. — La main mé tremble.

JOSSELIN. — Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

MONSIEUR TOBIE. — Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils : il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE. — Madame, à quelque chose le malheur est bon.

MONSIEUR GRIFFON. — Ma foi! je n'y comprends plus rien. Monsieur est von; l'on lé trahit. Jé suis rigide; et l'on mé trompe. Sandis! comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux-là?

THIBAUT. — Morgué! ça est embarrassant.

MONSIEUR GRIFFON. — On s'en mordra les doigts; sans adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE XVIII

ANSELME, M. TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN; LUCINDE *et* PERRETTE, *à la fenêtre.*

ANSELME. — Jusqu'au revoir.

JOSSELIN. — Vous plaît-il boire encore un coup? *(A Thibaut.)* Oh! çà! à vous le dé, pays! *(Il lui présente la coupe pleine de vin.)*

THIBAUT. — A moi ?

LUCINDE, *à Perrette*. — Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE. — A quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien ; mais le cœur me tape.

JOSSELIN. — A cause que vous êtes un bon frère, en voilà rasade : buvez.

THIBAUT. — Palsangué je n'ai pas soif.

JOSSELIN. — Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT. — Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par hasard ? Testigué, voyez-vous, je suis maladroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras ? en aurois-je la jambe plus droite ? en dormirois-je plus que des deux yeux ? en mangerois-je autrement que par la bouche ? Non, pargué ! C'est pourquoi, frère, je suis votre sarviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, *à Perrette*. — Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSSELIN. — Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME. — C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

MONSIEUR TOBIE. — Oh ! pardi, mon fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître ; je vous le cède.

THIBAUT. — Jarnigué, je ne sais pas si je fais bian ; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette : alle est ma femme ; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais pas si je lui plais sincèrement : alle en fait le semblant, du moins : je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laissée ; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler ; je suis d'humeur batifolante ; je batifolons sans cesse ; et si je m'allois mettre dans la

çarvelle tous vos engeins greigniaux, adieu le batifolage. Non, palsangué! je n'en ferai rian.

JOSSELIN. — Voilà comme je veux être, si je me marie; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE. — Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme. *(Elle se retire de la fenêtre.)*

LUCINDE. — Attends, Perrette; que vas-tu faire?

JOSSELIN. — Voilà la perle des maris... Ami, touche là.

THIBAUT. — Votre valet.

MONSIEUR TOBIE. — Voilà l'exemple des honnêtes gens... Embrasse-moi.

THIBAUT. — Votre sarviteur.

ANSELME. — Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT. — Votre très humble.

PERRETTE, *à son mari, en lui frappant sur l'épaule.*— Voilà un vrai homme à femme. Oh! que je te baiserai tantôt.

THIBAUT. — Eh! testigué! c'est Parrette.

ANSELME, *surpris.* — Que vois-je? des femmes!

THIBAUT. — Je n'ai, morgué! pas voulu boire dans la coupe : elle eût peut-être dit queuque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE. — Elle n'eût rian dit; mais tu as bien fait : je t'en aime davantage.

MONSIEUR TOBIE. — Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE. — La voilà, mon père, qui se jette à vos genoux pour vous demander pardon.

MONSIEUR TOBIE. — Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME. — Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi?

JOSSELIN. — Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à monsieur votre fils les idées...

SCÈNE XIX

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lélie.* — Ce n'est pas par là, vous dis-je.

LÉLIE. — Non, non, laisse-moi... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche... Oui, mon père, les voilà. Souffrez que je les emmène à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME. — Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE. — Ah! mon père, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME. — C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnemens. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN. — Cela est admirable.

ANSELME. — Je commence moi-même à me rendre à la raison et je vais changer de manière.

MONSIEUR TOBIE. — Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME. — Vous le saurez, monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse, et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle votre fille.

MONSIEUR TOBIE. — Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE. — Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, monsieur Josselin?

JOSSELIN. — Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME. — Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE. — En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon père?

ANSELME. — Oui, mon fils.

LÉLIE, *embrassant son père.* — Quelle joie! Ah, mon père, que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN. — Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT. — Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE. — Oui, tout cela est bel et bon; mais cette chienne de coupe, que deviendra-t-elle? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignions rian, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME. — Qu'elle ne vous inquiète point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN. — Quelqu'un veut-il faire essai de la coupe? qu'il se dépêche. Mais, franchement, je ne conseille à personne d'y boire, et l'exemple du paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN DE LA COUPE ENCHANTÉE

CETTE ÉDITION
POUR LE TRI-CENTENAIRE
DE LA NAISSANCE
DE
JEAN DE LA FONTAINE
(7 Juillet 1621)
ORNÉE DE DESSINS PAR DRÉSA
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER
PAR DARANTIERE, DE DIJON
LE 7 JUILLET 1921
ELLE COMPREND
CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SAVOIR
dix exemplaires sur vieux Japon
marqués de 1 à 10
cent quarante exemplaires sur vergé d'Auvergne
marqués de 11 à 150.

Il a été tiré,
en outre, dix exemplaires
sur vergé de Van Gelder, réservés aux membres
de la Société littéraire
de France.

EXEMPLAIRE NUMÉRO :

58

BINDING SECT. MAR 2 1970

PQ 1807 A1 1921

La Fontaine, Jean de
Theatre choisi de Jean de la Fontaine et Champmesle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY